



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Assemblée Générale du 2 Avril 1992

Rapport du Trésorier

Chers Amis,
Voici le septième bilan que je vous présente. A mon avis ce ne sera pas le dernier, car la relève ne se présente pas bien, il y a beaucoup de bonnes volontés mais aussi beaucoup d'impossibilités...

Cette année je serai bref, car notre ami Marcel SIMONNEAU vous informera tout à l'heure de la marche de l'U.N.A.C., et il vous dira deux mots de l'affaire LACHAUME, et également de notre présence dans les locaux de la rue de Londres, ce dernier point étant préoccupant à court terme...

Quelques chiffres :

Au 31 décembre 1990, nous avons un solde créditeur de 353.516 F.

Au 31 décembre 91 le solde créditeur est de 411.169 F, soit une augmentation de 47.653 F. La situation actuelle n'est pas mauvaise mais que nous réserve l'avenir en raison notamment de la diminution de nos effectifs ? Tous nos adhérents, soit 1.698, ont reçu nos vœux ainsi que l'appel de cotisation. Nous en avons encaissé 1.171 pour un montant de 95.325 F, les bons de solidarité se sont élevés à 15.720 F et nous avons reçu 51.086 F de dons, soit 53 % des cotisations et tombola. Ces largesses nous vont droit au cœur et nous confortent pour la suite de notre tâche : affirmer notre volonté de conserver l'esprit de camaraderie et d'amitié né dans des moments douloureux pourtant anciens... Je remercie également les veuves de nos disparus qui continuent à nous soutenir et qui ne sont pas les moindres à participer. Nous avons donc encaissé 1.271 cotisations alors que nous avions adressé 1.698 appels. Il y a 427 personnes qui n'ont pas répondu, à peu près comme l'an passé. Ce nombre comprend certaines veuves, des adhérents décédés ou qui ont changé d'adresse, bien souvent nous n'en sommes pas informés, ou d'autres qui sont dans une situation difficile

et qui, par décence, se cantonnent dans le silence. Nous lançons un appel à ceux qui connaîtraient des cas de ce genre. Qu'ils nous les signalent. Il est à remarquer que cette année les cotisations sont rentrées plus tôt. Nous avons en effet lancé 1.500 appels, à ce jour 1.171 sont déjà rentrés ; il est vrai qu'avec PONROY nous avons « revu » notre fichier, lequel en avait bien besoin.

« LE LIEN », c'est notre grosse dépense, mais il est le moteur de notre Amicale, il nous permet de garder le contact et de s'associer aux joies et aux peines, celles-ci plus nombreuses que celles-là pour les gens âgés que nous sommes devenus... Le journal nous a coûté cette année 87.741 F, compte tenu de la parution un mois sur deux après les vacances. Il a fallu prendre cette habitude qui est une mesure sage, mais néanmoins, nous le comprenons, frustrante pour beaucoup d'entre vous.

Le loyer nous a coûté 13.868 F.

Notre compte à la Caisse d'Epargne, augmenté des intérêts, 11.654 F, se monte à 270.639 F.

Nous envisageons de supprimer les bons de solidarité qui nous procurent un surcroît de travail. Il est évident que cela nous procure une rentrée, mais nous constatons que peu d'adhérents nous réclament leurs lots (tout bénéfice, mais balance travail ?). Il ne faut surtout pas, pour autant, que vous changiez vos habitudes ni... le montant de vos envois.

Ces comptes ont été approuvés le 17 mars dernier par nos amis les Commissaires aux Comptes PINEAU et SIMON, lesquels nous ont donné quitus comme il apparaît dans leur rapport.

J'en ai terminé, je vous remercie de la confiance que vous m'accordez et je vous dis à l'année prochaine.

Marcel MOURIER, Trésorier.

Le 2 Avril à Vincennes

(Suite au rapport moral)

Le Président de l'Union Nationale des Amicales de Camps, Marcel SIMONNEAU, a, dans un exposé clair et ferme, dressé l'état présent de l'organisation et fait le point sur les différents problèmes qui la confrontent.

Nous apportant les salutations fraternelles du Conseil d'Administration de l'U.N.A.C. et s'étant félicité de se trouver ce jour-là parmi nous, il a tenu tout d'abord à présenter à notre ami Pierre PONROY, hospitalisé la veille, ses vœux de prompt et complet rétablissement.

Après avoir très aimablement loué la tenue de notre « Lien » — l'un des deux ou trois premiers, parmi ses égaux — SIMONNEAU nous fit un compte rendu de l'activité de l'U.N.A.C., forte de ses 25.000 adhérents, axée prioritairement sur l'aide sociale, tant matérielle que morale, aux anciens P.G. et aux veuves de ceux qui sont partis, louant la fidélité et la solidarité de ces dernières — et la qualité de leur présence.

Un point important a retenu l'attention, le devenir de notre statut de locataire au 46, rue de Londres — et notre sort commun en 1995 à l'expiration légale du bail que nous possédons. C'est un problème grave qui fera très prochainement l'objet d'une consultation entre les amicales intéressées. L'ancienneté de l'organisation, celle de ses dirigeants, leur non-renouvellement hypothèquent gravement la recherche d'une solution de remplacement. Le dilemme est cruel...

Sur le plan des relations avec les pouvoirs publics, Marcel SIMONNEAU mettait l'accent sur deux questions importantes : le « rapport constant », dont la constance à revenir au premier plan ne laisse pas d'étonner... et les menaces qui se profileraient sur l'Office National des A.C., lequel, pourtant, ne doit rien à l'Etat...

S'agissant enfin, et particulièrement, de l'affaire LACHAUME, du nom de la Secrétaire indécrite de l'U.N.A.C., dont quelques-uns ont été les victimes directes, le Président SIMONNEAU a marqué fortement sa détermination à « aller jusqu'au bout » des poursuites engagées contre elle. Perdue de vue depuis quelques mois, rusant pour se soustraire à ses obligations, l'indécrite a été retrouvée dans son nouveau domicile en banlieue parisienne...

Bien accueillis par l'assistance, les propos de notre hôte et ami ont été écoutés avec un intérêt souligné et digne de leur contenu. Nous remercierons ici, une fois encore, le Président SIMONNEAU.

Avant de lever la séance, il a été pourvu au renouvellement du mandat de quatre membres du Bureau : ADAM, GAUDRON, PERRON, PONROY — et enterrinée l'arrivée de M^{me} Odette ROSE.

Je voudrais en quelques mots donner mon impression de participant à cette réunion annuelle. Et d'abord, dire notre étonnement et notre tristesse à tous de l'absence, pour la première fois depuis bien longtemps, de Pierre PONROY. Les présents unanimes ont tenu à lui marquer leur amitié et le souvenir qu'ils avaient de son dévouement.

Remarquée aussi, comme l'an dernier déjà, l'absence du Président Joseph LANGEVIN auquel nous redisons ici notre sincère amitié. Comme aussi aux manquants **regretés** que seront toujours PERRON et Madame, PLANQUE et Madame, LAVIER et Madame, GUINCHARD et Madame, BERTIN et Madame (et le Docteur MEULEY), P. DURAND, R. BECKERT, etc... Ceux que j'oublie me pardonneront, l'abbé BRION par exemple... Il y a aussi ceux qui, inscrits, ne sont pas venus : empêchement, distraction ?... Merci aux quatre Belges qui avaient fait le déplacement : des amis fidèles. Le Président A. ISTA et Madame étaient absents : à l'impossible nul n'est tenu.

Quand je regarde la longue énumération faite par l'ami VERBA des cotisants à l'Amicale des Stalags VB-XA, B, C, l'image me vient d'une Assemblée où ils se retrouveraient réunis, non pas tous, ne rêvons pas, mais deux ou trois centaines ensemble pour une fois, une seule. Quelle joie pour eux... et pour nous !

J. T.

Henri GUINCHARD

Notre camarade et ami le Docteur et Chirurgien des Hôpitaux Militaires Henri GUINCHARD est décédé au Moutoux (Jura) le 9 mai 1992, dans sa quatre-vingt-huitième année.

La nouvelle de sa mort n'était pas inattendue pour quelques-uns d'entre nous, qui connaissions depuis de longs mois la gravité de son état. Quelques jours seulement avant la fin, son épouse Marie-Thérèse ne nous laissait guère d'espoir. Revenu de l'hôpital il y a peu, la chimiothérapie l'ayant épuisé, il était resté sans force. Entouré de l'affection de sa famille et de ses proches amis, il parvenait encore dans ses moments de lucidité à goûter les premiers effluves du printemps jurassien, prometteur de randonnées dans les belles forêts de son pays qu'il aimait. Mais lentement, inexorablement, toute cette beauté se dérobaît à son regard un peu plus troublé chaque jour...

Dans sa lettre de vœu, désabusé, il me disait, après s'être inquiété du devenir de la France en cette fin de siècle : « Dans la vie il faut toujours se battre. Moi, pour le moment, c'est contre mon cancer, avec au long de l'année plus de défaites que de victoires. La vieillesse, avec son cortège de maux de toute sorte, est une saison terrible. Pour en diminuer la nocivité il faudrait ne pas allumer la télé, ne pas lire les journaux, et profiter des journées de soleil pour marcher beaucoup » (...)

Henri GUINCHARD — ceux qui le connaissaient le savent bien — était un homme de relation. Sa courtoisie naturelle, son humour, son maintien sans apprêt favorisait la confiance, l'échange, parfois la confiance. Le rencontrer à la Chesnaie du Roy ces dernières années procurait à chacun contentement et encouragement. Très éprouvé, il conservait un courage et une dignité tels qu'on soupçonnait à peine la souffrance au-dedans de lui... Ses dernières lettres restaient empreintes de la même sérénité. Il connaissait son état, mais il en laissait si peu paraître à ses camarades... que sa mort doit

leur être à présent une douloureuse surprise. Ils garderont son souvenir.

H.G. était très attentif à ce qui s'écrivait dans « Le Lien ». Il lui arrivait de me dire quand il n'approuvait pas, franchement, mais amicalement. C'était un homme d'opinion, mû par l'observation et l'expérience personnelles. Un jour que j'avais commis un article sur la faim en captivité, qu'il avait apprécié, il m'écrivit : « Pour ce qui est de la faim, bien connue lors des trois premières semaines de captivité, elle n'est rien à mon avis en comparaison de la soif qui m'a torturé jadis en zone saharienne —, lorsque j'étais jeune médecin de goum. La faim, elle m'a éprouvé le plus tenacement de 1941 (après évasion) à 1945, à en regretter les rutagabas de la captivité. Dans le Midi tout filait au marché noir, hors des ressources et des principes des militaires ».

Il a aimé passionnément son métier. Son épouse m'écrivait que, quelques jours avant sa mort, dans les brefs répités que la souffrance lui laissait, « il parlait gaiement avec humour. Puis il repartait dans ses rêves, sa chirurgie, son métier qu'il a tant aimé et pour lequel il a tout donné. » — Dans ses « Récits d'un chirurgien » (voir « Le Lien », juin 1989), il apparaît comme un praticien essentiellement attaché aux principes fondateurs de l'art de guérir : observer les faits, observer les malades à partir d'une connaissance de soi, les deux choses se complétant nécessairement. Une conception dans l'art de soigner héritée de ses Maîtres, dont il parle avec respect et considération dans son ouvrage.

Au nom de l'Amicale, de son Bureau, nous assurons M^{me} GUINCHARD et toute sa famille de notre sympathie attristée.

J. TERRAUBELLA.

Voir dans ce numéro la chronique d'Henri PERRON.
On lira dans le prochain numéro l'hommage du Docteur SALVAGNIAC.

PELERINAGE A SION

MARDI 15 SEPTEMBRE

Désormais sous la responsabilité de notre camarade le Père Louis HENRY avec, tout de même, l'aide précieuse de notre fidèle Robert DEVILLE !

Vous en connaîtrez tous les détails dans le prochain « Lien ».

Mais retenez déjà cette date du 15 septembre afin

Amies et amis nous comptons sur vous.

Tous renseignements auprès de :

— Père Louis HENRY, 11, impasse de Franche-Comté, 55000 Bar-le-Duc (Tél. 29 77 13 84) ;

— Robert DEVILLE, 7, avenue de la Gare, 54330 Vélizize (Tél. 83 26 95 17).

Marcel SIMONNEAU.

LOURDES 1992

Mardi 16 Juin - Mercredi 17 Juin
Jeudi 18 Juin - Vendredi 19 Juin

Le Secrétaire général de l'Amicale des Stalags VB - XA, B, C sera présent — **sauf imprévu** — le mardi 16 et le jeudi 18. Il espère rencontrer de nombreux amis à cette occasion, particulièrement ceux qui viennent rarement aux rencontres de Paris et de Vincennes (J. T.)

FOR 22871A

ÉCHOS ET CORRESPONDANCES

Le changement de périodicité intervenu dans la parution et la distribution du journal — nous l'avons déjà souligné — peut entraîner des retards dans la prise en considération du courrier que vous nous adressez, qu'il s'agisse de lettres ou d'articles. Pour y parer, nous vous demandons de respecter scrupuleusement les indications de dates portées dans l'éditorial du numéro de novembre-décembre 1991. Seules, les lettres urgentes font l'objet d'une réponse personnelle. Précisons aussi que la publication des textes importants — récits, témoignages, notes, etc... — reste toujours tributaire de l'écoulement du stock existant. Il ne faut voir là ni négligence ni dédain, non plus que favoritisme...

◆ **Entendu** récemment une « personnalité » s'esbaudir de voir qu'il y avait encore aujourd'hui, chez nous, des gens « pour se tenir droit dans la tempête »... Une découverte vraiment !

◆ **Lu** : « Au siège de Barcelone en 1695, le régiment d'Alsace monte le premier à l'assaut. Vendôme prie son colonel, le prince de Birkenfeld, de moins d'exposer : « Je tiens d'autant plus à rester à mon poste, répond l'officier, que la brèche est défendue par les Allemands impériaux, commandés par mon cousin de Darmstadt ; je veux leur montrer que les Allemands de France savent faire leur devoir ».

De quoi perdre son latin si l'on oublie l'histoire séculaire qui a présidé à la construction de l'unité française... Ainsi, « Au début du XII^e siècle un village de Champagne portait le nom de Sissonne-l'Allemande (Sissonne-la-Tioise), en souvenir d'une petite colonie saxonne qui l'avait fondé. Vers la fin du règne de Saint-Louis, les habitants demandent que le nom de leur village soit changé, afin qu'on ne pût croire qu'ils dépendaient de l'Empire, mais que l'on connaisse leur appartenance au royaume des Lys. Et le village devint Sissonne-la-Française. »

Sissonne ? un nom qui n'est pas inconnu des soldats français du XX^e siècle...

◆ **Définition** : Triomphe romain : « Procession qui conduit un général victorieux jusqu'au temple de Jupiter sur le Capitole, suivant un parcours obligé. Le cortège était composé de magistrats, de sénateurs, et comportait l'exposition des prisonniers, des trophées, des tableaux illustrant les lieux des victoires. Le triomphateur, sur un char d'ivoire tiré par quatre chevaux, était parfois entouré de ses siens. Ses soldats, sur son passage, criaient : « lo ! lo ! Triomphe ! »

Comme c'est bizarre ! Adolf aurait-il copié les Romains ? Souvenez-vous : dans une forêt de bras tendus, ses soldats et ses amis criaient à l'adresse du grand stratège : « Sieg heil ! Sieg heil ! »

◆ D'André CHABERT, une lettre qui contient cette proposition : « ...Par ailleurs, je pense qu'il faudrait dès maintenant prévoir que pour 1993-96 les Stalags V soient réunis en une seule Amicale... si l'on ne veut pas la disparition des deux « Lien » et d'ici quatre ou cinq ans des deux Amicales ».

Nos camarades, nos amis et nos lecteurs ont-ils leur petite idée sur la question ? Nous serions heureux de les lire sur ce sujet, qui n'est pas sans intérêt... Ceux du VA-VC qui nous lisent, qu'en pensent-ils eux-mêmes ?

Du même A. CHABERT, que nous remercions :

Quel fût le premier journal de camp ?

« Ce n'est guère facile à déterminer. Le premier qui a eu une diffusion réelle, une forme régulière si l'on s'en rapporte à l'intéressant ouvrage « La Presse des Barbelés », de Claude BELLANGER et Roger DEBOUZY, il semble que ce soit au Stalag IIIA qu'est né le premier journal de camp.

Octobre 1940 : Jean SCHILTZ, de l'Ecole Normale Supérieure, créa la première feuille imprimée intitulée « La Double Gamelle » et le premier numéro diffusé en décembre. Il vécut jusqu'en novembre 1941, date à laquelle lui succéda la revue mensuelle du IIIA.

Peuvent prendre place dans la compétition : Le Chasse-Cafard du IIB et le « Canard embarbelé » du VIC fondé en 1940 et qui se maintint jusqu'en avril 1943. »

Dans son livre de souvenirs dont « Le Lien » a publié quelques extraits (il y en aura d'autres), André CHANU qui fut un peu, beaucoup dans la parution du « Captif de la Forêt-Noire », journal du VB, n'indique pas de date. Quelqu'un de Villingen peut-il nous renseigner là-dessus ?

Qu'y a-t-il dans un journal P.G. qui fasse toujours rire ? Des histoires de P.G. bien sûr ! En voici une, du toujours même CHABERT, parue il y a longtemps dans ces colonnes :

« Un Bauer (paysan) est intrigué en entendant son prisonnier français, occupé à ramasser des patates, prononcer de temps en temps : Goering..., Goebbels..., Goering... »

Enfin il demande l'explication de ce monologue. — C'est rapport à la grosseur, explique le P.G. Je traite les grosses de Goering et les petites de Goebbels. — Vous ne dites jamais : « Hitler » constate le bauer ? — C'est que je n'en ai jamais encore trouvé de pourries, répond tranquillement notre Français ! »

Action P.G.

Notre ami Robert MONTENOT, Délégué A.C.P.G.-C.A.T.M., section de Vendôme, habitant de Villiers-sur-Loir, a fait adopter par le Conseil Municipal de sa commune une motion dont voici le texte :

« Le Maire fait part au Conseil Municipal de la motion présentée par le Délégué Cantonal des Anciens Combat-

tants, souhaitant que la sépulture des Anciens Combattants, après l'expiration des délais de concession, soit maintenue sans frais et entretenue.

Le Conseil Municipal, après en avoir délibéré, décide d'assurer l'entretien à perpétuité des tombes des Anciens Combattants dans le cas où il n'y aurait pas de descendants. »

Un bon point à MONTENOT, mais peut-être aurait-il pu suggérer d'ajouter les mots suivants : « ou entièrement négligées par eux » ?

◆ Au fou !

Pour pallier les inconvénients de sa gravitation sur les marées... un hurluberlu envisage de faire sauter la lune ! Au moyen du nucléaire...

AU CLAIR DE LA LUNE, mon ami Pierrot
Prête-moi ta plume pour « lui » dire un mot !...

◆ P.G. roumains en Alsace-Lorraine, 1914-1918 :

Dans un ouvrage récent du Colonel Nouzille on lit, selon « L'Est Républicain » du 29 décembre 1991, que « plus de deux mille moururent de faim, de froid et des mauvais traitements que leur infligèrent les Allemands ». La liste des lieux de captivité de ces alliés de la France, leurs noms, leurs unités, leurs matricules, leurs origines, etc... ont fait l'objet d'une recension aussi précise que possible de la part de l'historien militaire. C'est en même temps une réparation et un hommage.

◆ Sécurité obligera toujours.

« Le paradis sur terre... Le monde a fait ses pires expériences avec les utopistes qui promettaient pareille chose. Le mal existera toujours, personne n'arrivera à extirper la souffrance humaine, l'arène volitive attirera toujours des aventuriers irresponsables, des ambitieux et des charlatans, et l'homme ne cessera pas, par enchantement, de détruire la planète. En ce sens, je n'ai aucune illusion. »

Viclav HAVEL, Président tchèque.

◆ **Sottise et Naïveté** de ceux qui voudraient modifier l'hymne national... Rappelons quand même que « La Marseillaise » fût composée en 1792 — il y a deux cents ans — à Strasbourg assiégée par les Prussiens. Et ce n'est pas insulter « nos partenaires européens » (curieux pluriel) de 1992 que de voir dans « ces féroces soldats » leurs ancêtres historiques. Le « Chant de guerre pour l'Armée du Rhin » du capitaine Claude Rouget de Lisle était un chant guerrier, typé et ciblé. Il a depuis acquis une autre dimension, universelle. Un quartieron hétéroclite de novateurs déboussolés... ne peut faire illusion sur la volonté quasi-générale de garder intacte notre « Marseillaise » — qui ne gêne personne d'ailleurs, sauf de pseudo-belles âmes rêveuses...

◆ Yes, Sir :

« Que deviendraient le brie de Meaux, le crottin de Chavignol, le bleu d'Auvergne, ou encore l'odoriférant pont-l'évêque dans une Europe d'où auraient disparu toutes ces choses glorieusement non hygiéniques que l'humanité — particulièrement sa partie française — a amoureusement créées à partir des fruits de la terre de Dieu ? »

Charles d'Angleterre, 03-1992.

◆ Identité

Dans un texte du n° 589 (9-1991) du mensuel « Le Combattant du Nord », repris en février 1992 par le Vogien « Eux et Nous », notre camarade P. VASSEUR tient, sur le thème de l'identité, des propos remarquables de vérité et de pondération : « Le sentiment d'identité exige la permanence de ce que l'on est » (...) Dépassant, après l'avoir justement analysée, la portée au plan national de cette naturelle exigence (« le mot "France" disparaît lui-même du vocabulaire pour laisser sa place à « l'Hexagone ») — terme à géométrie, ô combien ! variable, et qui n'est pas si innocent qu'on pourrait le croire —, P. VASSEUR constate, s'agissant du mouvement P.G. : « Aujourd'hui, beaucoup d'entre nous ont peur de perdre leur âme en chantonnant leur identité acquise dans nos temps de misère dans les offlags ou les stalags. Comme tous, nous avons besoin de repères pour faire « perdurer » ce que nous sommes... — si nous ne voyons plus notre sigle « P.G. », nous sommes quasiment perdus et peut-être même que nous ne retrouvons pas notre identité dans les "A.C." ».

J'abonderai en partie à ces propos de P. VASSEUR : l'identité P.G. est unique, c'est-à-dire distincte. Elle doit donc être préservée jusqu'à extinction naturelle de ceux qu'elle désigne...

Mais je ne crois pas que ces deux lettres, P. et G., puissent aller sans ces deux autres, que la chronologie explique : A et C. Comment en effet aurions-nous pu être prisonniers de guerre sans avoir d'abord été appelé à combattre dans une guerre donnée ? Cette qualité militaire reconnue, et la captivité subséquente, hélas, de même, le sigle complet et logique pour nous désigner peut, si l'on y tient, s'écrire : A.C.P.G.

Pourtant, j'irai plus loin, cher camarade VASSEUR : la qualité d'ancien combattant se suffit à elle-même, et je me sens « partie prenante » au plein sens de l'expression quand je l'entends de mes oreilles et que je la lis de mes yeux... Nos anciens de 14-18, prisonniers compris, se nomment A.C. 14-18. Pourquoi ne dirait-on pas tout simplement A.C. 39-45, sans plus ? Ce qui n'interdit pas les particularismes des uns et des autres. Ceci en toute sérénité, comme il se doit à des soldats qui, tous, ont fait leur devoir selon que cela leur a été donné par l'histoire...

◆ Définitions

La question posée par un correspondant, que nous croyions être un camarade ancien prisonnier — mais ce n'était pas le cas —, sur quelques-uns des « surnoms » désignant les Allemands (cf. « Le Lien » n° 479, p. 2, col. 2) a provoqué deux réponses que j'ai regroupées, l'une de Fernand CUISINIER, 64110 Jurançon, et l'autre d'André BERSET, 37000 Tours :

BOCHE. — Ce mot a plus d'un siècle d'existence. Il vient d'Alboche qui voulait dire : Allemand. Ensuite, la première syllabe a disparu ; altération d'allemoche, arg. « allemand », d'après tête de boche « tête de bois ». A Marseille, la boche est la boule servant à jouer.

FRISE. — Terme moqueur désignant les soldats allemands qui, souvent, avaient le crâne rasé.

FRISOU. — Vient de « frisé », l'ennui naissant de l'uniformité.

FRITZ. — Désignait les allemands, beaucoup de ceux-ci portant ce prénom.

FRIDOLIN. — Là aussi, il s'agissait d'un prénom très répandu... Il y a même un Saint Fridolin ; ce n'est donc pas péjoratif.

CHLEUH (et tous ses dérivés). — D'abord utilisé durant la guerre du Rif à cause des tribus marocaines chleuhs. Puis a servi à désigner un quelconque adversaire. En 1939, sa propagation est venue du chansonnier Pierre DAC qui, au cours d'une tournée dans la ligne Maginot, avait lancé une chanson : « Je vais me faire chleuh... » Nos ennemis de l'époque n'avaient pas apprécié, raison de plus pour l'utiliser.

Les sobriquets éclosent et varient au gré du temps et des hommes et des choses. Certains restent fixés à jamais comme l'arrêt sur image... D'autres se transforment, s'adaptent ou disparaissent : la dérision dont ils sont porteurs persiste ou meurt sans qu'on sache pourquoi. Ce qui est sûr... c'est qu'on n'aime pas en être affublé...

Lecture : « Les Prisonniers Français dans les Camps Viet-Minh 1945-1954 », par le Colonel Robert BONNAFOUS. Thèse universitaire : Mention T.B.

C'est au plein sens du mot une lecture éprouvante : on en sort complètement rompu, de corps et d'âme ! Texte et photos mettent le lecteur à rude épreuve, davantage s'il se peut celui qui a pu faire l'expérience de la captivité, en quelque endroit que ce soit, au cours de sa vie.

Les P.G. en Indochine — certains parmi ceux-là avaient déjà connu les barbelés d'Allemagne — étaient parqués dans de nombreux petits camps, nous dirions des kommandos, à faible effectif, disséminés au sein de la population paysanne et montagnarde, rarement bienveillante...

De nombreux traits apparentent cette captivité indochinoise à celle des prisonniers soviétiques outre-Rhin (1941-1945). L'absence de protection juridique internationale (Conventions de Genève), due au refus unilatéral de l'une des parties, la caractérisait. Permettant, hypocrite alibi, les comportements les plus inhumains dont, ici, le viol des consciences au moyen de l'endoctrinement politique obligatoire... auquel des Français misérables prêtèrent la main ! Ce que les nazis eux-mêmes ne se hasardèrent pas à faire...

L'auteur écrit très justement :

« La triste expérience des camps de prisonniers et de déportés en Allemagne avait révélé de grandes misères et des états pathologiques lamentables. Mais le milieu n'était pas comparable à celui de l'Indochine. Ils étaient dans des régions civilisées et ils n'avaient pas à craindre les agressions climatiques ni le pullulement parasitaire et microbien des zones tropicales » (...) D'où ce résultat chiffré d'une étude comparative : P.G. Français en Allemagne : Malades, 9,7 % ; Décès : 2 %. P.G. Français en Indochine : Malades, 66,79 % ; Décès : 59,89 %. A Diên Biên Phu seul : 8.000 morts sur 11.000 ! Rendons hommage à ces hommes.

Extrait — L'inhumation :

« En principe, l'inhumation avait lieu à proximité du camp, à flanc de piton et à des emplacements variables. Les tombes étaient creusées par des P.G. souvent épuisés, ayant assuré le transport de leur camarade décédé enroulé, soit dans une natte, soit dans une couverture, sur un parcours de 2 à 3 kilomètres. Dès que la fosse avait atteint cinquante centimètres de profondeur les sentinelles, toujours pressées de se libérer de ce genre de corvée, faisaient arrêter les travaux. Le cadavre était alors déposé à même le sol et recouvert uniquement de terre. Les tombes ne comportaient aucune inscription permettant l'identification des disparus (...) Dans certains camps, les tombes étaient marquées d'une croix de bois, à la demande des prisonniers, avec le nom, les prénoms et le grade du mort gravés au fer rouge. Mais, la nuit, elle disparaissait utilisée par les autochtones comme bois de chauffage (...) »

Les plus touchés par la mortalité furent les Légionnaires dans une armée de métier qui, outre les Français, comprenait aussi des Nord-Africains, des Africains (Sénégalais entre autres) et des Vietnamiens. Ceux des officiers français qui avaient participé à la Deuxième Guerre Mondiale résistèrent « mieux » à l'épreuve que la troupe, « à base de jeunes engagés ».

« Les souffrances que ces hommes ont endurées dépassent de loin le seuil du supportable » (...) nous dit le Colonel. Nous le croyons sans peine...

(On peut se procurer l'ouvrage à l'adresse suivante : Colonel Robert BONNAFOUS, Délégation Générale du Souvenir Français, B.P. 14, 34160 Saint-Geniès-les-Mourgues. Prix net : 130,00 F.)

A Pau, le 20 mai 1992.

(A suivre)

J. TERRAUBELLA.

PERMANENCE

Pendant les mois de Juillet et Août, la permanence rue de Londres ne sera assurée que le mardi après-midi.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA.

Notre bureau a été très perturbé par la maladie de notre cher ami Pierre PONROY. En dehors de l'amitié que nous lui portons, n'oublions pas qu'il est le pilier de notre bureau et que son dévouement n'a pas de limite.

De retour chez lui, son premier geste a été de nous téléphoner pour nous dire que dans quelques jours il espérait avoir la force de revenir rue de Londres et qu'il trouvait le temps long à ne rien faire.

Il a ajouté une bonne nouvelle : il venait d'apprendre qu'il était arrière-grand-père d'une petite fille nommée Juju, pardon ! Juliette.

Félicitations à sa gentille épouse Susy qui très naturellement s'était fait un sang d'encre pour la santé de son mari et qui, comme lui, a eu la joie de voir sa famille s'agrandir.

Bonne santé à tous les deux et surtout tenez bien le coup !

Nous demandons aux derniers retardataires de régler rapidement leur cotisation 1992. Cela nous évitera le travail et les frais pour envoyer les lettres de relance.

Beaucoup ont eu des raisons valables pour que nous les excusions. Avec l'âge et le temps, la santé laisse parfois à désirer. Nous leur sommes doublement reconnaissants pour leur fidélité à notre Amicale.

Merci donc pour leur constance et leurs dons à nos amis :

LECLERC René, 58000 Nevers.
 CABARET Fernand, 95600 Eaubonne.
 CABAUP Joseph, 09140 Oust.
 DEBRAY Raymond, 61300 Laigle.
 Mme RASSON Roger, 59800 Lille.
 THEUREAU Jean, 71880 Chateaufort-le-Royal.
 HOUOT Pierre, 88430 Carcieux.
 CHAUSSEBOURG Roger, 86310 St-Savin.
 DESPAUX René, 32300 Mirande.
 SITTERLIN J.-Paul, 67110 Reichssoffen.
 NARMORD Etienne, 95520 Osny.
 PERRET Jean, 25000 Besançon.
 MIONNET Roger, 30700 Saint-Quentin-la-Poterie.
 RETIERE Pierre, 44600 St-Nazaire.
 ABADIE Roger, 65000 Tarbes.
 ADAM Bernard, 75015 Paris.
 BEAUBOIS Julien, 18000 Bourges.
 BERTRAND Aimé, 84110 Villedieu.
 CASSANT Roger, 47110 Sainte-Livrade-sur-Lot.
 Mme COLLOT Marius, 55190 Naives-en-Blois.
 LAMAIRE Maurice, 60700 Pont-Sainte-Maxence.
 LAURENT André, 78110 Le Vernet.
 SPIRAL Pierre, 06370 Mouans-Sartoux.
 TRAINSEL Clément, 59270 Bailleul.
 BERT Paul, 60130 St-Just-en-Chaussée.
 CHERTIER Georges, 18570 La Chapelle-Saint-Ursin.
 DAUREL Yves, 33560 Carbon-Blanc.
 GODEMER Marcel, 28130 Pierres.
 LE FRANÇOIS Paul, 14450 Maisy.
 SAMSON Maurice, 94230 Cachan.
 VIDON Lucien, 28000 Chartres.
 MARTIN Jean, 26000 Valence.
 Mme MASSINET Fernand, 57140 Woippy.
 LEBLANC Gilbert, 91780 Mérobert.
 MESNIER Maurice, 06530 Peymeinade.
 MILLOT Roger, 71100 Chalons-sur-Saône.
 MIQUET Joseph, 70140 Montseugny.
 MOLLET André, 59400 Cambrai.
 MONTENOT Robert, 41100 Vendôme.
 Mme MUCHERT Louis, 90300 Offemont.
 PERRIN François, 42840 Montagny.
 PELETIN Raymond, 39520 Foncine-le-Bas.
 PERROCHEAU Octave, 16440 Mouthiers-sur-Boëme.
 PINCHON Paul, 60000 Beauvais.
 POISSON René, 17380 Tonnay-Boutonne.
 POME Joseph, 75009 Paris.
 POULAIN Roger, 24700 Louviers.
 POULINET Edgar, 37250 Sorigny.
 PRADELLE André, 21110 Aiserey.
 RAMERY Maurice, 59890 Quesnoy-sur-Deule.
 REMONNAY Paul, 25500 Fins.
 RIVET L., 36600 Valençon.
 ROBIN Jean, 79300 Bressuire.
 ROUGEOT Jean, 21000 Dijon.
 SALLES Robert, 78270 Bonnières-sur-S.
 SAMSON Félicien, 38380 Saint-Laurent du Pont.
 SANIAL Elie, 07310 St-Martin de Valamas.
 SERRETTE Léon, 39250 Mignovillard.
 SOYEUX Roger, 02340 Lislet.
 Mme STORCK Jeanne, 49100 Angers.
 THOMAS Firmin, 21110 Genlis.
 THOUQUE Bernard, 32100 Condom.
 VALDENNAIRE René, 88310 Veutron, avec l'espoir que son genou droit soit bien remis de son opération.
 VALETTE Pascal, 38500 Voiron.
 VAUGIEN Charles, 52000 Chaumont, qui espère rencontrer tous ses amis à la Chesnaie du Roy.
 VEY Julien, 07800 Beauchastel.
 WEBER Jean, 54700 Norroy-Pont-à-M.

ZABALZA Marc, 33140 Pont de la Maye.
 Mme BEAL Pierre, 42660 Saint-Genest-Malifaux.
 BIZE Jean, 92800 Puteaux.
 CHAMPEVAL Léonard, 19300 Egletons.
 DURAND Roger, 26000 Valence.
 DURY Pierre, 71760 Grury.
 FAUVEL Paul, 54280 Sorneville.
 GUERRIER Albert, 79100 Orion.
 MAIRE Lucien, 85520 La Jard-sur-Mer.
 MANQUAT Marcel, 38660 Le Touvet.
 ROUZEAU Lucien, 17000 La Rochelle.
 L'Abbé PETIT René, 70200 St-Germain.
 ZWARG Paul, 28410 Champagne.
 AVRIL Raymond, 85400 Luçon.
 DELSOL François, 66690 St-André.
 FRANCHETEAU Marcel, 72000 Le Mans.
 Mme LEROY Georges, 7300 Boussu (Belg.).
 TRAPET Pierre, 21370 Velars-sur-Ouche.
 Mme WOLFF Carmen, 67000 Strasbourg.
 BARRE Albert, 75012 Paris.
 Mme BOURRONCLE Marcel, 47500 Monsempron Libos.
 BRACONNIER Louis, 75012 Paris.
 CESAR Elie, 38510 Morestel.
 DUMURET Hector, 59490 Somain.
 Mme FENIE Adrienne, 33450 St-Sulpice-Cameyrac.
 FERRET Georges, 93460 Gournay-sur-M.
 GAUTHIER René, 86000 Poitiers.
 GESLAND Paul, 83260 La Crau. En lui souhaitant de ne plus faire des séjours dans les hôpitaux, et que ses ennuis de santé aient disparu pour faire place à une immense joie de profiter de la vie. Encore merci pour ta générosité.
 JACQUES François, 55110 Sivry-s.-Meuse.
 JUNET Claudius, 69450 St-Cyr au Mont d'Or.
 KALINDERIAN Paul, 13001 Marseille.
 LESOIVRE Maxime, 76600 Le Havre.
 LEFEVRE Georges, 80000 Amiens.
 PION Virgile, 83700 St-Raphaël.
 VIOTTI Albert, 25300 Pontarlier.
 APPERT René, 95600 Eaubonne.
 CHENEAU Albert, 44830 Mouzillon.
 GOUGNON Roland, 17600 Saujon.
 LACHENAL André, 78170 La Celle-Saint-Cloud.
 LEMOINE Henri, 52320 Froncles.
 MANCINI Louis, 38320 Eybens.
 Mme MENTRE Amédée, 27460 Alizay.
 PROST Gaston, 74200 Thonon-les-Bains.
 TISSIER Claude, 69470 Cours-la-Ville.
 BATUT Jean, 78200 Mantes-la-Jolie, avec l'espoir qu'il retrouve la santé.
 BLANC André, 07260 Rosières.
 BLIN Roger, 27200 Vernon.
 BRETEL Roger, 44810 La Chevallerais.
 BRIN Lucien, 86170 Neuville-du-Poitou, 29, rue des Grands Prés, serait heureux de recevoir des nouvelles des camarades l'ayant connu à Villingen, Tettngang, Balingen, Rottweil (Lazaret Rottenmunster).
 CASTAGNE Roger, 87170 Isle.
 CAVALLERA Fred, 13120 Gardanne.
 DULONG Albert, 49250 Beaufort-en-Vallée.
 Mme GAMBY Jules, 71850 Charmay-les-Mâcon.
 MARGOTON André, 68200 Mulhouse.
 PEGORIN Antoine, 78130 Les Mureaux.
 AUBRY René, 21330 Bouix.
 BARRE Marcel, 85670 Grand Landes.
 Mme BEAUMIER Paul, 58420 Brinon-sur-Beuvron.
 BELLEC André, 95220 Herblay.
 BERTRAND Benoît, 42210 Saint-Laurent-la-Conche.
 BONNET Marcel, 39110 Salins-les-Bains.
 CHAMBERT André, 38000 Grenoble.
 CHAPERON Pierre, 42450 Sury-le-Comtal.
 CHARTIER Emile, 91150 Etampes.
 CHEVALIER Georges, 52130 Wassy.
 CHOPLAIN Georges, 37000 Tours.
 DALLO Jean, 93190 Livry-Gargan.
 Mme FERRANT Gaston, 89190 Flacy.
 FLAMAND Armand, 08310 Juniville.
 FRANC Jules, 56190 Muzillac.
 FRANCESCHI Joseph, 20228 Luri. En lui souhaitant un bon rétablissement.
 GABARDI Jean, 95600 Eaubonne.
 GAINARD Marcel, 72190 Coulaines.
 Mme P. GEHIN-RICHARD, 75014 Paris.
 GEISSMANN Armand, 67000 Strasbourg.
 GENTY René, 01160 Pont-d'Ain.
 GOUIN Serge, 28800 Bonneval.
 HAHAN Marcel, 85400 Luçon.
 HELLSTERN André, 93600 Aulnay-sous-B.
 HENRY René, 54740 Haroué.
 HOCHIN Ludovic, 51230 Connantré.
 Mme HOUZELOT Marcel, 83700 Saint-Raphaël.
 MARILLAUD André, 79320 Moncoutant.
 MARTY Félix, 82230 Monclar-de-Quercy.
 MARTRES Elie, 82130 Lafrançaise.
 MEYNADIER Louis, 81100 Castres.
 MONROY Charles, 80110 Moreuil.
 PAPONNEAU Joseph, 47200 Marmande.
 PATARIN Raymond, 85490 Benêt.
 PILIERE Germain, 10390 Clérey.
 Mme ROBIN Renée, 44830 Bouaye.
 SAGUET Hubert, 51240 Pogny.
 SALLANSONNET Lucien, 69300 Caluire.
 Mme SECCHI Marguerite, 74150 Rumilly.
 THAUVIN Gilles, 41500 Séris.
 TRINQUET Fernand, 91610 Ballancourt, à qui nous souhaitons avec un petit peu d'avance un bon anniversaire pour ses 90 ans.
 VASLET Francis, 35460 St-Etienne-en-Cogles.
 VAUDESCAL André, 64800 Nay.
 VIGNEAU André, 33400 Talence.

VIODY André, 38000 Grenoble.
 VRIGNAUD André, 16190 Montmoreau-Saint-Cybard.
 Mme WELTE Alice, 88250 La Bresse.
 BRUNIQUEL Joseph, 81320 Murat-s-Vèbre.
 DUEZ Julien, 78220 Viroflay.
 GRANIER Jules, 30160 Gagnières.
 RYSTO Raymond, 94260 Vauresson.
 TERRAUBELLA Joseph, 64000 Pau.
 Mme CADENEL Marie-Rose, 13090 Aix-en-Provence.
 COURBIERE Jean, 69510 Thurins.
 DECLERCO Jean, 06160 Juan-les-Pins.
 LAMOTTE Georges, 66690 Sorède.
 LAVEZAC René, 81600 Cadalen.
 Mme LEPOIVRE Raymonde, 14100 Lisieux.
 MEURLET Louis, 44420 Mesquer.
 PELFRENE Bernard, 76370 Neuville-les-Dieppe.
 PERRET Joannès, 42120 Commelle-Vernay.
 SAUGE Gaston, 36600 Valençay.
 TRIBOUILLARD Edouard, 14000 Caen.
 VAN CORNEWAL Hubert, 59260 Hellemmes Lille.
 BERARDI Bruno, 21500 Montbard.
 GRILLON Raymond, 33120 Arcachon.
 MONTENOT Robert, 41100 Villiers-s-Loir.
 PAGE Raymond, 75018 Paris.
 VAUGIEN Charles, 52000 Chaumont.
 DEMANNY Georges, 67110 Niederbronn-les Bains.
 MERIC Roland, 11000 Carcassonne.
 NANDILLON René, 36190 Orsennes.
 POIRAUD Auguste, 85400 Luçon.
 ALLAIN Jacques, 27200 Vernon.
 BLANDIN Pierre, 35220 Châteaubourg.
 Abbé BRISMONTIER Maurice, 76000 Rouen.
 BRUN Aimé, 13007 Marseille, qui nous a bouleversés en nous apprenant la mort tragique de son épouse Jeannine, suite à un accident de voiture sur l'autoroute A7. Nous comprenons qu'il soit perturbé de se sentir soudainement seul, et lui adressons nos condoléances affligées. Tiens le coup, cher ami, nous sommes de tout cœur avec toi.
 FOURCOUX Joseph, 13200 Alès.
 Mme GAILLARDON Augusta, 48200 Saint-Chély-d'Apcher.
 LASSIDOUET Louis, 33470 Gujan-Mestras.
 LORSET Joseph, 31470 Saint-Lys.
 PETETIN Raymond, 39520 Foncine-le-Bas.
 VALDENNAIRE René, 88310 Cornimont.
 AUTHIER Paul, 25370 Métabief-Mont d'Or.
 CHAPON Henri, 77760 Larchant, avec l'espoir que lorsqu'il lira ces lignes, l'état de santé de son épouse se soit bien amélioré. Encore merci pour sa générosité et ses compliments.
 DELANOY Jean, 59100 Roubaix, en lui souhaitant meilleure santé.
 Mme FAURAN Pierre, 53320 Champeix.
 GUENIOT André, 10100 Romilly-sur-Seine.
 GUERIN François, 06130 Grasse.
 GUINCHARD Paul, 25270 Arc-s-Montenot.
 LEGRAS Jean, 93310 Le Pré St-Gervais.
 LE NADER Yvon, 29950 Clohars.
 MARGOTTET Emile, 02300 Chauny.
 MENARD Louis, 49160 Moze-sur-Louet.
 PERNOT Alexis, 90800 Bavilliers.
 PINEAU Pierre, 92160 Antony, avec l'espoir que ses problèmes cardiaques seront solutionnés.
 POUPLIER André, 08090 Montey Notre-Dame, nous envoie une jolie carte des Baléares où il séjourne pendant un mois avec d'autres personnes du 3^e âge. Merci.
 SARRY Francisque, 42120 Le Coteau, qui lui aussi a des ennuis de santé. Il vient de faire un infarctus et doit se faire opérer de la cataracte.
 Courage cher ami, l'opération de la cataracte est devenue courante aujourd'hui. Meilleure santé à tous les deux.
 SAUSSIER Gaston, 10400 Nogent-s-Seine.
 SENEPART César, 59950 Aubry.
 THOMAS Marcel, 48600 Grandrieu.
 DUBOIS Léon, 71710 St-Symphorien-Marmagne.
 LAGUERRE Maurice, 54780 Giraumont.
 POTTIEZ Charles, 7972 Belœil (Belgique).
 Mme TERRAUBELLA Francine, 64000 Pau.
 BORGEL Fernand, 74000 Annecy.
 BRION Jacques, 93600 Aulnay-sous-Bois.
 Mme LE MEE Marie, 22000 Saint-Brieuc.
 Mme MERCIER Irène, 6001 Marcinelle (Belgique).
 SOULIER Fernand, 22000 Saint-Brieuc.
 MARCHAL François, 88510 Eloyes.
 GUY Maurice, 69008 Lyon.
 RAVEL Julien, 69290 Pollionnay.
 REIMBOLD René, 88100 Saint-Dié.
 BARRAQUE Joseph, 64300 Orthez.
 BORDES Georges, 33200 Bordeaux.
 CHABERT André, 38000 Grenoble.
 FERRARI Jean-Pierre, 20218 Ponte Leccia.
 HARDY Gabriel, 77330 Ozoir-la-Ferrière.
 LECACHEUX Paul, 27210 Foulbec.
 MEYNADIER Géry, 81100 Castres.
 NEVEU Georges, 85600 Saint-Georges de Montaigu.
 RABOIN Paul, 92420 Vauresson.
 TAILLADE Julien, 63000 Cl-Ferrand.
 BOURION René, 57130 Ars-s-Moselle.
 DUVAL René, 95230 Soisy-sous-Montmorency.
 GEHAN Jacques, 79200 Parthenay.
 LE BONNIEC Yves, 22300 Lannion.
 DIVARET Paul, 72100 Le Mans.
 VALLIERE Jean, 80210 Ochancourt.
 BIROT René, 49510 Jallais.

CHAUVEAU Henri, 49330 Cherre.
 DESOUTTER R., 59140 Dunkerque.
 DUPRE René, 91550 Parray Vieille Poste.
 JOLLY Marcel, 85300 Challans.
 LEVASSEUR Marcel, 75020 Paris.
 MARILLAUD André, 79320 Moncoutant.
 REYNAL Jean, 33220 Port Ste-Foy Pouchart.
 TRINQUET Fernand, 91610 Ballancourt-sur-Essonne.
 VALLI Joseph, 20000 Ajaccio.
 BECKERT Raymond, 54000 Nancy.
 BERKOWITZ Bernard, 95320 Saint-Leu-la-Forêt.
 CAILLON Louis, 05000 Gap.
 CANAVESIO Adrien, 13400 Aubagne.
 CLEMENT Robert, 93340 Le Raincy.
 DEMAREST Jean, 17137 Nieul-sur-Mer, en lui souhaitant de tout cœur que ses douleurs s'atténuent et qu'il retrouve la force de bien jardiner.
 DENEUVILLE-DESCAMPS, 59830 Cyssoing.
 DUNAND Benoit, 69310 Pierre-Bénite.
 ESPINASSE Auguste, 49160 Longues Jumelles.
 FOUCHER Albert, 93340 Le Raincy.
 GAVOILLE Louis, 71100 Chalons-sur-Saône.
 Mme Vve GENIN André, 88320 La Marche.
 Mme LUCAS Jean, 64420.
 Mme GILLES Georgette, 70200 Lure.
 Mme HALLEREAU Joseph, 44300 Vallet.
 HOUOT Pierre, 88430 Corcieux.
 IMBAULT Albert, 45310 Patay.
 JANET Louis, 74910 Seyssel.
 LELANDAIS Joseph, 14170 Saint-Pierre-sur-Dives.
 LALLIER Maurice, 37210 Vouvray.
 LECLERC René, 58000 Nevers, avec l'espoir que lorsqu'il lira ces lignes, ses ennuis de santé ne seront plus qu'un mauvais souvenir.
 MARION Louis, 71100 Chalons-sur-Saône.
 MARTIN Jean, 24100 Bergerac.
 PALLUD Sylvain, 74960 Meythet.
 RACINE Marcel, 80310 Picquigny, qui désire communiquer avec notre ami Paul DUCLOUX, Place de la Mairie, La Guiche, 71220 Saint-Bonnet-de-Joux.
 SANSOULET Firmin, 64270 Salies-de-Béarn.
 THIRIET Raymond, 88600 Bruyères, avec l'espoir que son 3^e infarctus se fera très longtemps attendre.
 JEAN Pierre, 30600 Vauvert.
 SAILLET Pierre, 54700 Pont-à-Mousson.
 HEUTTE Marcel, 95110 Sannois.
 Mme BOUTIN Marie, 35290 Quedillac.
 Mme DIDIER Louise, 70440 Servance.
 FROIDEVAUX Maurice, 25250 L'Isle-sur-Doubs.
 NARMORD Etienne, 95520 Osny, qui, après un brusque passage à l'hôpital nous écrit : « Quelle récompense que le retour à ses chères habitudes. Je suis égoïste, mais beaucoup de mes pensées accompagnent tous les camarades aux prises avec toutes les infortunes qui nous guettent. Mes vœux vont vers tous ».
 Nous y ajoutons les nôtres, cher ami, avec l'espoir que le printemps apportera la santé et la joie de vivre à tous les anciens kriegsgefangen.
 RETAILLAW Jean, Croisac, 44260 Bouée.
 WIELGOWLSKI Félix, 75020 Paris, en souhaitant un bon rétablissement à son épouse qui, en trois semaines, s'est cassé le bras et ensuite le col du fémur.
 AUMON Poulin, 44000 Nantes.
 Mme LAGUERRE Camille, 33300 Bordeaux.
 Docteur CESBRON André, 49270 Champ-toceaux.
 FOURNIS Félix, 95770 St-Clair-s-Epte.
 GATIBELZA Auguste, 91700 Sainte-Geneviève des Bois.
 JANOT Maurice, 54700 Pont-à-Mousson.
 LAFON Jean, 33210 Sauternes.
 GUYON Noël, 69004 Lyon.
 FRACOU René, 26200 Montélimar.

CARNET NOIR

Nous déplorons avec tristesse la disparition de nos amis :

DEPRET Joseph, 62161 Duisans, qui nous a définitivement quittés le 5 mai 91.
 COUDOUIN Daniel, 33560 Carbon-Blanc, décédé le 25 février 1991.
 BOUTEILLE Alphonse, 23400 Bourga-ment, qui laisse un grand vide autour de lui depuis le 21 novembre 1991.
 DESOUTTER Robert, 59140 Dunkerque.
 Mme MEYNADIER Alice, 81100 Castres, vient de laisser son époux seul depuis le 27 novembre 1991.
 WARNESON Pierre-Marcellin, 08400 Bailly.

A toutes ces familles dans la peine nous adressons nos sincères condoléances.



Le printemps est en retard, le ciel couvert laisse tomber quelques brèves averses. Le temps qui passe conduit à la mélancolie, et nos rangs vont s'éclaircissant, en dépit et au regret des membres du Bureau qui mettent tant d'ardeur à préparer, et à réussir, cette Assemblée Générale de la Chesnaie-du-Roy. Qu'ils soient remerciés de leur dévouement et qu'ils ne se découragent pas.

L'Assemblée s'ouvrait à 10 heures par les prestations successives, après l'observation d'une minute de silence à la mémoire des camarades disparus en cours d'année, du Secrétaire Général, TERRAUBELLA, du Trésorier, MOURIER, et du Président de l'U.N.A.C. Marcel SIMONNEAU, invité d'honneur. « Le Lien » publiera l'essentiel de ces interventions qui furent très applaudies.

A signaler tout spécialement la présence de Michèle et Robert VERBA, d'Odette ROSE et de M^{me} MOURIER — mais aussi l'absence de l'organisateur habituel de cette manifestation amicaliste : notre ami Pierre PONROY, souffrant.

Dès 13 heures, le salon du premier étage accueillait les quelque 80 participants au déjeuner traditionnel.

Deux tables seulement étaient retenues pour les Anciens de ULM :

Première : M. et M^{me} SCHROEDER ; M. et M^{me} POTIER (de Belgique) ; M. et M^{me} FINET ; la famille LECLERC

au grand complet ; M. JAUNEAU et sa fille ; M^{mes} TERRIER et BERCHOT.

Deuxième : M. et M^{me} DUEZ ; M. et M^{me} JOSEPH ; M^{mes} REIN, COURTIER, SENECHAL, JACQUET, MIQUEL, CROUTA ; MM. TROUILLET et VIALARD.

Excusés : M^{mes} BALASSE, BATUT, ARNOULT, GRANIER, VAILLY, RAFFIN, JEANTET, GRESSSEL, CHABALIER, FAUCHEUX, PIERREL, SALIGNAC ; M^{mes} YVONNET, RIBSTEIN, RIGOT DE RISOUT. Et les Belges : M. et M^{me} BELMAUD ; M. et M^{me} SCHNEIDER ; M. et M^{me} WAUTELET ; M^{mes} DENIES, STARDER ; M. LEGRAIN.

Mariage : M^{me} G. JACQUET de Reims nous fait part du mariage de son petit-fils Eric DESOIZE avec M^{lle} Christine BURATO. La cérémonie a eu lieu le 2 mars 1992 en l'église San Giovanni in Valle à Vérone (Italie). Tous nos vœux de bonheur aux jeunes époux. Félicitations à l'heureuse « Mamie », et joie partagée avec les « taties » : R. SENECHAL et Y. VECHAMBRE.

Naissance : Chez Claudie et François DUVAL d'une petite fille, Lucie, le 19 mars 1992. Meilleurs vœux de bonheur au nouveau-né. Félicitations aux parents, dont la joie est partagée par « Papy et Mamie » FAUCHEUX de Paris XI^e.

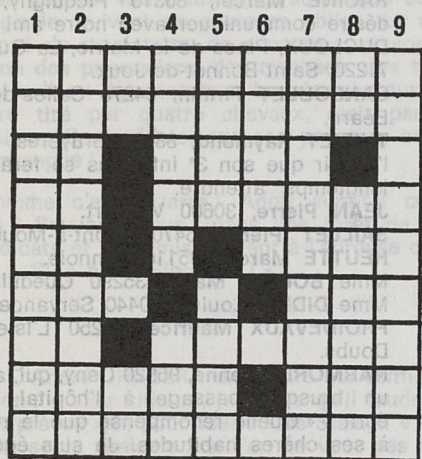
L. VIALARD (Ulm/VB).

KOMMANDO 852

Le « papier » de René LENHARDT est, cette fois ENCORE, arrivé trop tard pour être pris en compte. Je rappelle les dates impératives qui figurent dans Le Lien n° 478, page 1, pour la réception des articles devant être publiés le mois de parution. Désolé !

J. T.

Mots croisés n° 481 par Robert VERBA



HORIZONTALEMENT :

I. - Il est parfois poursuivi pour avoir voulu trop bien faire.
II. - Il décrit et critique les mœurs et développe ses réflexions sur la nature humaine. — III. - Avalé. - Se rend vraiment utile.
— IV. - Article arabe. - Faire des tas de bois. — V. - Symbole du cuivre. - Par discrétion, quand on le fait, on met sa main devant la bouche. — VI. - Se rendra. - Suivi de aller est une solution à laquelle on a recours. — VII. - Note du chef. - Bavardas à mi-voix. — VIII. - Lieu souillé par la corruption. - Période déterminée par la vie. — IX. - En principe les cambrioleurs ne font jamais appel à lui.

VERTICALEMENT :

1. - Ils n'arrivent même pas à comprendre qu'ils ne comprennent pas.
2. - Opération qui a pour but l'exécution d'un profil sur une pièce de bois ou de tôle. — 3. - Infinitif. - On aimerait bien rouler sur lui.
— 4. - Le prisonnier l'a été souvent dans un wagon. - N'est pas corrompu. — 5. - Commune de l'Aude. - Terriblement obstiné. — 6. - En tant que militaire, il est primordial de savoir. — 7. - Priva d'un usage normal d'un ou plusieurs membres. — 8. - Premier mot de l'hymne de St Jean-Baptiste. - Abaissement d'un débit d'un cours d'eau. — 9. - Revenir à un état antérieur.

Solution en dernière page

LA GAZETTE DE HEIDE

Notre petite Amicale Franco-Belge de Heide, en véritable peau de chagrin, déplore une fois de plus la perte de trois des siens.

Nous gardons tous en mémoire le souvenir de BIOLLEY, qui, rentré en France avant nous, sut, par son dévouement et son habileté, rendre de grands services à la famille de certains d'entre nous. Il avait le sens de l'organisation et était un excellent camarade pour tous. Nous regrettons beaucoup qu'une pénible maladie nous prive à jamais de son sourire et de son esprit.

Nous déplorons aussi la disparition de JULIEN qu'une maladie longue et cruelle a emporté. Toujours très serviable, ce méridional à l'accent chantant était notre FIGARO, quand était terminé, avec son ami MARQUETTE, le ramassage des ordures sur la voirie avec un chariot hypomobile ou bien vêtu d'une cape noire et d'un chapeau huit reflets, il conduisait l'attelage du corbillard qui menait les Allemands à leur dernière demeure. Tant de souvenirs s'attachent à sa personne, et nous n'oublierons jamais, ni son visage, ni sa bonhomie.

Récemment encore un autre deuil est venu nous frapper : Raoul BENNEY fait une chute, il est opéré mais une thrombose subite met fin à ses jours. C'était aussi un excellent camarade, dévoué et généreux. Il était Belge

mais sa famille avait une souche française. Pour la commodité de sa profession, il avait opté pour « le plat pays » de Jacques BREL, de sorte que, parfaitement bilingue et même trilingue, puisqu'il parlait le Français, l'Allemand et le Flamand, il occupa avec son ami Georges CAMUS une place de comptable dans les bureaux de notre Compagnie. Français de cœur, pour se faire respecter des autorités allemandes, il s'attachait à la correction de sa tenue et ne quittait jamais le bonnet de police à floche de l'Armée Belge.

Lors de notre séjour à Armentières, il avait tenu à venir nous revoir une dernière fois, sans doute par présidence voulait-il nous faire ses adieux.

Nous regrettons sincèrement ces trois bons camarades disparus et adressons de tout cœur aux familles nos condoléances émuës.

Je rentre à l'instant d'un voyage éclair à Sandbostel où mon gendre, accompagné de ma fille et de l'un de mes petits-fils, tous germanophones, a eu la bonté de me conduire en auto. Nous avons été hébergés par la fille de mon ancien Bauer dans sa maison neuve de Wrohm.

Prenons les choses par ordre. D'abord Sandbostel.

Les 12 kilomètres séparant Bremervorde du Stalag qui avaient été si pénibles à faire à pied dans les circonstances que vous connaissez, furent franchis en quelques minutes. Le chemin défoncé qu'entouraient les tourbières a fait place à une route goudronnée qui traverse Sandbostel-Village, devenu important, et passe devant le Cimetière Militaire indiqué par des plaques. Nous y sommes entrés à pied, laissant la voiture, et nous nous sommes recueillis la gorge serrée devant les pelouses sous lesquelles gisent tant de malheureux camarades de toutes nationalités, qu'ils soient de l'Est ou de l'Occident, prisonniers de guerre ou déportés. Ça et là quelques croix et plaques de pierre parsèment le gazon. Dans le fond un calvaire semble répandre sa bénédiction à tous ces



SANDBOSTEL : Les cuisines. J. Aymonin, mai 1992.

LES ANCIENS DU WALDHO

Triste début d'année 1992 pour les Anciens du Waldho. Nous avons, en effet, à déplorer les décès de deux bons camarades : le médecin-chef Henri GUINCHARD, capitaine en 1940, habitant le Jura, et le pharmacien Claude LEFORT de l'Anjou.

Le docteur Henri GUINCHARD, Médecin-chef du Waldho pendant le deuxième semestre de l'année 1940, vient de mourir, le mois dernier, des suites d'un cancer.

J'ai, personnellement, connu le docteur GUINCHARD, qui avec le concours de mon ami, hélas trop tôt disparu, René BARBOT, masseur du Waldho, voulaient me présenter à la « DEUTITE » pour un genou défaillant. L'aventure médicale fut close, brutalement, par suite du départ, hors programme, de mon docteur pour une « cavale » imprévue, et par un temps à ne pas mettre un P.G. dehors. Evasion qui se termina tristement dans les geôles de Waldkasern. C'était la deuxième tentative, hélas encore manquée de notre Médecin-chef.

Ramené, manu-militari, à la prison de la Waldkasern, et maintenu illégalement dans un cachot pourri de cette triste prison, par un GOETZ, commandant du Stalag VB, revanchard, et qui détestait ceux qui n'avaient pas le bon goût d'aimer son hospitalité, malgré les véhémentes protestations de notre ami GUINCHARD. Mais, chance inespérée pour notre évadé, une délégation suisse de la Croix-Rouge Internationale faisait, ce jour là, une tournée d'inspection dans la prison de Villingen. Les véhémentes protestations de notre docteur furent enregistrées par la mission suisse et ordre fut donné au Commandant du Stalag, de s'en tenir aux termes de la Convention de Genève qui prévoyait qu'un Médecin et capitaine par surcroît, devait être mis aux arrêts de rigueur... et dans sa chambre (!!!) en cas d'évasion manquée... Le changement de local fut exécuté immédiatement et nous vîmes revenir au Waldho notre Médecin-chef, presque triomphant. Ses premières paroles, en nous voyant l'escorter à sa chambre, furent des cris d'espérance : « Vous en faites pas les gars, je recommencerai... » Mais peu de jours après sa réapparition au Waldho, notre capitaine, par un triste matin d'hiver, quitta l'hôpital pour une destination inconnue. GOETZ tenait sa revanche... Un bouteillon situait la nouvelle captivité de GUINCHARD du côté de Berlin... Bien loin de la frontière suisse...

Après la libération, nous restâmes de longues années sans nouvelles de notre ancien Médecin-chef. J'ai eu la surprise de le rencontrer à l'Assemblée Générale de 1988. Nous étions heureux de nous revoir. L'un et l'autre avions blanchis et nous étions moins fringants qu'en 1940, mais libres !... Nous devions nous revoir aux A.G. suivantes ; hélas, les contretemps et la maladie firent obstacles.

C'est par le « Courrier du Lien » de Mars-Avril 1992 que j'apprends le décès de Claude LEFORT d'Angers, à l'âge de 82 ans, à la suite d'un infarctus. LEFORT, ce nom ne dira peut-être rien aux Anciens du Waldho, mais si on ajoute « dit PAPILLON » tous auront compris qu'il s'agit de notre gentil pharmacien du Waldho de juillet 1940 à mai 1945. Papillon (ce surnom lui fut attribué par le Médecin-Lieutenant FELLONNEAU et lui resta tout au long de sa captivité) obtint son premier titre de gloire à Noël 1942 lorsqu'il faillit trahir notre satanique gardien en allemand, le SS STOLP (qui faisait régner sa brutale dictature sur le personnel de l'hôpital), en lui faisant boire sa fameuse « liqueur Papillon » créée par notre pharmacien pour faire passer de vie à trépas la soldatesque teutonne. Grâce à cette liqueur notre ami Papillon aurait réussi le crime parfait, mais il manquait un iota de poison à sa Bénédicte, et le STOLP passa les fêtes de Noël 42 et de l'AN 43 dans son lit, luttant entre la vie et la mort pour conserver à Hitler un de ses fanatiques partisans. Grâce à l'ami Papillon et à sa liqueur salvatrice (?) tout l'hôpital a passé des jours inoubliables. Pour STOLP ce n'était que reculer pour mieux sauter car à la libération du Waldho les P.G. russes déchainés lui offrirent une belle cravate de chanvre. Paix à ses cendres !

Qu'il me soit permis au nom de tous les Anciens du Waldho de m'incliner sur la tombe de notre grand ami Claude LEFORT dit Papillon en ayant une pensée émue pour ce vrai camarade P.G., membre de l'Amicale depuis sa fondation.

Aux familles éplorées de nos deux bons camarades GUINCHARD et LEFORT, nous présentons nos condoléances émuës.

Henri PERRON.

martyrs de la barbarie nazie et dont le seul crime fut de ne pas être Aryens. Je ne pus m'empêcher de verser quelques larmes. Je rencontrai le jardinier et le félicitais pour la bonne tenue de ses tombes et lui tendis la main. Il hésita à me la prendre car la sienne était tachée de terre mais cette terre n'était-elle pas sanctifiée par ces innocentes victimes, ce que je lui fis comprendre. Il était né dans la ferme joignant le camp et se souvenait de tout. Il s'offrit à nous conduire voir les restes du XB (les cuisines en briques et quelques baraques en bois délabrées), une chapelle qu'une plaque indique être celle du Camp ? L'emplacement des baraques brûlées par les Anglais au lance-flammes était soigneusement labouré et prêt à recevoir des choux qui pousseront bien dans ce sol fertilisé par tant de sang versé...

Le jardinier-gardien a été témoin de bien des fusillades et d'enterrements et se souvient de tout. Il me donna quelques cartes postales « Grusse aus Sandbostel ». Nous le quittâmes et l'on traversa l'Elbe sur un Fare-boot de Wischafen à Glökstadt. Ce qui nous permit d'apprécier la brise de la Mer du Nord et de croiser les navires de haute mer allant ou venant de Hambourg.

Une fois de l'autre côté en quelques tours de roue, nous arrivâmes, via Heide, à Wrohm où nous attendait la fille de mon ancien Bauer dans sa belle maison neuve, de style typiquement germanique où l'on aurait vainement cherché une trace de poussière ou une toile d'araignée. Une visite à la famille, sœur, nièce et au cimetière s'imposait ; partout nous avons été reçus à

Suite page 5.

GAZETTE DE HEIDE (suite)

bras ouverts, malheureusement sous une pluie battante qui ne dura qu'un jour. Les jardinets étaient fleuris mais la végétation en retard de presque un mois sur nous.

Puis nous nous rendîmes à Heide où je retrouvais la « Marktplatz » avec son marché finissant que des balayuses aspirantes nettoyaient. Il est loin le temps des balais et des poubelles de Marquette et de Julien ! Je reconnus le lieu de ma serrurerie, dit Schumacherort, mais transformé en magasin d'habillement. Nous allâmes prendre un pot dans le café d'en face qui m'était jadis interdit. Je revis la rue que je parcourais quatre fois par jour, six jours par semaine les joues creuses et l'estomac dans les talons pour me rendre au travail ou en revenant. J'ai senti sur ma peau le courant d'air glacé qui courait dans la rue et me gelait jusqu'aux os en cet hiver 44-45 où le thermomètre descendit à - 25°. Au dire de mon hôtesse il fait maintenant moins froid et rares sont de telles grandes gelées, moins six moins dix sont plus courant. La TERRE se réchauffe pour les Allemands aussi... Je retrouvais la maison où BENNEY et CAMUS occupaient un emploi dans le Bureau de la Compagnie, occupée à l'heure actuelle par des magasins. La baraque du Kommando a disparu et il me fut impossible de retrouver la Friedrichstrasse à cause des sens uniques.

Puis ce fut BUSUM où j'ai passé la période la plus longue de ma captivité. Je n'eus pas de peine à retrouver le lieu du Kommando 908, appartenant à la pension SIEGFRIED. Notre chambre, que le fils du logeur nous fit

visiter, est redevenue une belle salle à manger d'hôtel qui fit pousser des cris d'admiration à ma famille... Tu n'étais pas si mal que ça !... Le fils SIEGFRIED, ce « gamin », a maintenant la soixantaine, il nous châtiait jadis du chocolat. Il se souvient bien de la noyade du camarade PHYLLIPART et m'en montra l'endroit que maintenant recouvre une maison et son jardin planté d'arbres.

Je voulais montrer à ma famille mon moulin, mais j'eus du mal à le retrouver car il avait perdu ses ailes et on avait construit tout autour. Un nouveau lotissement occupait, avec sa route, le champ de celeri derrière le bâtiment. J'essayais de m'y retrouver quand je vis arriver un boîteux un paquet à la main. « Du bist RUSCH », m'écriai-je en reconnaissant le pied bot du fils de mon patron. Sur son affirmation je me présentais et nous causâmes longtemps.

Puis nous nous rendîmes au port. La marée était haute et les crevetiers toujours joliment colorés flottaient au ras du quai. Je revis la mine flottante anglaise qu'un bateau en bois, dragueur de mine, ramena un après-midi à quai. Désarmée, elle fait la curiosité des touristes.

Ensuite mes enfants firent des emplettes dans les rues devenues piétonnes. Je m'offris une casquette à visière plate, spécialité du Holstein. La lagune a disparu. Les deux môles sont encore là et de puissants bateaux y sont amarrés. Un embarcadère a été construit pour le Ferry-boot d'HELGOLAND à l'endroit même où je cueillais mes moules qui ont disparu. Les Allemands y tenant pas et les considérant au même titre

que les escargots ou les grenouilles... Je ne pus voir le WERFT faute de temps, mais il a tellement changé qu'à mon dernier voyage en 67 je n'avais rien reconnu.

Les mille deux cents kilomètres du retour se firent en un éclair grâce aux autobahns et autoroutes. Nous sommes partis à cinq heures du matin, et nous étions à Dole à seize heures trente. Il est vrai que mon genre a une voiture puissante et qu'il est bon conducteur.

Je retire une bonne impression de mon court voyage. J'en suis revenu apaisé et confiant dans l'avenir de l'Europe car j'ai trouvé les Allemands changés et conscients de l'erreur que leur a fait commettre leur FOU. Mon hôtesse m'avoua qu'à sept ans, l'âge qu'elle avait à l'avènement d'Hitler, elle croyait tout ce qu'on lui disait.

Je n'ai jamais été « collabo » et j'ai gardé longtemps une dent contre mes geôliers, mais maintenant je passe l'éponge comme le disait si bien Fernand MASSON, notre regretté camarade.

Sur ce, chers(es) amis(es), je vous quitte en vous assurant de toute mon amitié...

Jean AYMONIN (27641 XB).

P.S. — J'oubliais de mentionner la visite à Friedrichstadt, « la petite Hollande » du Holstein, avec son canal et ses façades serrées les unes contre les autres et crénelées comme à Amsterdam. Elles ont été bâties au XVIII^e siècle par un architecte hollandais à la commande du Prince de l'époque.

Le Docteur SALVAGNIAC à Paul DUCLOUX

C'est avec beaucoup d'émotion que j'ai lu l'article de Paul DUCLOUX, intitulé « Septembre-Octobre 1939 », dans le n° 478 de Novembre-Décembre 1991. Il y évoque, en effet, son franchissement de la Ligne Maginot le 16 septembre 1939, après un court arrêt à Bitche, pour prendre position au sud de Zweibrücken.

Il mentionne, à cette occasion, le village de Volmunster que son unité a quitté le 20 octobre 1931.

Je voudrais lui dire que ma Division, la 31^e D.I.A., a pris la succession de la sienne, après d'autres sans doute, en Février 1940. J'étais alors le médecin chef du 1^{er} Bataillon du 96^e R.I.A. qui, à son tour, a pris position dans le même secteur, 5 km après Volmunster, à Eschwiller, nos compagnies étant en ligne face à Zweibrücken, dans le coin de Breidenbach et de La « Chapelle des Saints ».

C'est vers le 7 ou le 8 mai que nous avons quitté Eschwiller pour nous replier sur Volmunster où, là, mon bataillon a subi une très sévère attaque perdant, entre tués et disparus, près de 250 hommes.

J'avais installé mon poste de secours dans la cave d'une maison juste à l'entrée de Volmunster. La maison a été détruite par les obus et cinq ou six de mes mulets ont été tués. J'en avais onze car nous appartenions à l'Infanterie Alpine (!).

Jusqu'à la fin du deuxième jour je m'occupai à soigner dans mon poste de secours les blessés que j'avais récupérés ici ou là ou qui avaient pu venir jusqu'à moi. Ensuite je n'entendis plus rien et j'explorai alors les environs sans voir personne. C'est seulement le quatrième jour qu'un camarade du 2^e Bataillon (le D^r CHALMETON) me retrouva, venant de Bitche, en m'annonçant qu'on me croyait mort et qu'il était temps de revenir derrière la ligne Maginot. J'appris en même temps que mon bataillon s'y trouvait déjà et que, dans la précipitation de la retraite, on n'avait tout simplement oublié.

J'avais déjà eu l'occasion, en avril 40 je crois, de recueillir, à Volmunster, le mitrailleur, tué, d'un Messerschmidt 110 abattu par un de nos chasseurs. Le pilote, croyant sans doute avoir enfin atteint ses propres lignes, s'était parachuté et fut retrouvé vivant quelques kilomètres plus loin.

Je pense donc que j'ai été le dernier « occupant » militaire français de Volmunster, au moins jusqu'à l'armistice de 1940.

Le 20 avril 1992.

APPEL

Notre camarade René BARRIAL recherche désespérément depuis des années un ou plusieurs P.G. qui furent avec lui au Kommando 301 à Hamburg-Veddel (Stalag XA).

Qui, des 3.000 hommes réunis en ce lieu fin avril 1945, répondra à cet appel ? Ecrire au Lien qui transmettra.

LES OUBLIÉS DE L'ANNÉE 1991

Quatre-vingt-onze est terminée, la période des grands prix littéraires est passée, de nombreuses médailles et décorations ont été distribuées, même à des étrangers !...

Avant de tourner cette page et d'attaquer l'an neuf, je tiens à rappeler une distinction combien méritée attribuée au révérend Père ARANDEL, ancien combattant prisonnier de guerre, actuellement aumônier du Saint-Cœur, hospice de Vendôme.

Le 5 octobre dernier, trois prix lui ont été décernés dont le premier prix pour son poème « Le coquillage ». Le jury du prix « Clio » a reconnu le talent de cet érudit. (Le prix « Clio » est un concours de poèmes proposé sur le plan national.)

Cet homme d'église octogénaire est professeur de philosophie, de théologie, etc...

Montagnard savoyard et dur comme le roc de ses Alpes. Il a servi au 99^e Régiment d'Infanterie Alpine. Après avoir combattu dans les Vosges, il a été fait prisonnier. Cinq ans de captivité pendant lesquels, du fait de son grade, il a toujours refusé de travailler pour l'ennemi. Réfractaire au travail et comme prêtre, il a frisé les représailles du camp de Dachau où beaucoup de prêtres sont morts.

Chassé-croisé de réponses

Ayant lu avec attention l'article « Histoire militaire » paru dans « Le Lien » n° 480 (mars-avril) je tiens à vous donner quelques renseignements :

D'avril 1923 à septembre 1924, il y avait à Metz, ville de 60.000 habitants, 14 régiments que voici : 507^e R.C.C. ; 61^e d'Artillerie ; 11^e d'Aviation ; 519^e R.C.C. ; 18^e R.C.N.A. ; 8^e B.C.A. ; 16^e B.C.A. ; 9^e Génie ; 28^e et 30^e Dragon ; 6^e Train ; 6^e C.D.A. ; 164^e d'Artillerie Lourde ; 403^e R.C.A. Le Gouverneur militaire était le général de Lardemelle.

J'aimerais bien avoir des détails sur l'arrivée du 80^e à Metz. Parmi nos camarades de l'Amicale y en a-t-il qui ont servi à Metz dans un ou l'autre de ces régiments ? Il faisait bon vivre alors dans cette ville, et nous avions vingt ans... Amitiés à tous ceux qui vont vivre notre Amicale.

R. ALAUX, le 16-4-92.

Autre lettre émanant du Commandant R. GANGLOFF, de Rambouillet — un ami que les lecteurs du « Lien » connaissent déjà — Pierre DURAND, par le canal du rédacteur en chef. Notre correspondant a bien connu le 80^e à Metz et assisté à son arrivée dans cette ville de garnison. Il précise dans sa lettre qu'il appartenait, lui, au 151^e R.I. — un régiment qui ne figure pas dans l'énumération ci-dessus —, et que De Latre, lui, était non pas Lieutenant-Colonel mais Colonel depuis 1935.

A ces informations le Commandant Raymond GANGLOFF joint la photocopie d'un article de presse, tiré de « L'Illustré Messin », 1935, dont on lira ci-dessous un extrait particulièrement significatif.

Le 80^e Régiment d'Infanterie à Metz

Après avoir accompli en chemin de fer le long voyage de Narbonne à Metz, vous voici dans nos murs.

Petits gars du 80^e, bien des choses vous ont déjà frappé, vous avez vu défiler devant vous, devant votre drapeau, une partie des unités des régiments en garnison en notre ville, vous avez été émerveillés de voir leur allure, leur tenue, leur entrain, vous avez vu la foule des citoyens venus à votre rencontre vous saluer, vous acclamer.

C'est que voyez-vous petits gars, Metz est une ville frontrière et toutes les villes frontières sont patriotes. Ici on aime les soldats, on aime l'armée, car on sait qu'elle est l'âme de la Nation, on sait que ceux qui la composent apprennent le métier des armes pour défendre le pays en cas de violation du territoire.

Ah ! comme on voyait votre étonnement, en constatant que partout sur votre parcours la foule se rangeait avec respect et se déclinait devant votre drapeau.

Petits gars, vous qui assistez à ces contrastes des luttes néfastes de la politique, vous vous souviendrez toujours qu'ici des amis vous ont bien accueilli, car vous allez le constater, à Metz on aime la France.

Jean TAILLE.

◆ Nous remercions vivement nos deux correspondants d'avoir si efficacement répondu à l'article de Pierre DURAND.

Du fait de son obstination, il a été muté sept fois de camp pour finalement échouer comme intendant manutentionnaire chez des sœurs, dans un couvent de Religieuses en Bavière.

Là, il a pu exercer son sacerdoce et même vaquer dans les « Kommandos » des alentours pour faire des conférences. Il a œuvré au maintien du moral des camarades.

Rentré de captivité en 1945, sa congrégation « Des pères Assomptionnistes » l'a envoyé en Tunisie.

Parti sans un sou en poche, il effectua la traversée sur un cargo marchand en usant de diplomatie auprès du Commandant.

En débarquant, il logea tout d'abord chez les « Pères Blancs ».

Dans ce pays encore sous la tutelle de la France à cette époque, il prit contact avec Monseigneur Hervé BAZIN en vue de fonder un lycée à Carthage. Fin 1945, il se mit en quête d'un terrain.

Face à la mer, un emplacement appartenant à la Congrégation des Sœurs de « Sion » lui aurait convenu. L'évêque se l'appropriait pour d'autres besoins. Il finit par récupérer cinq hectares dans les anciens vignobles de l'archevêché.

Le coin du sourire

par Robert VERBA



A l'occasion de notre Assemblée Générale, je rencontrai mon ami Robert Trébor que je voyais une ou deux fois par an. Pour ne pas changer nous évoquions tous les deux quelques moments du passé quand, je ne sais pourquoi, nous vîmes à parler de la circulation dans Paris.

— Tu vas toujours à l'Amicale, rue de Londres, me demanda-t-il ?

— Bien sûr, lui répondis-je, mais je ne prends plus ma voiture, je mets moins de temps avec le métro ou le bus et je n'ai pas à trouver une place et, descendre toutes les deux heures pour régler le parcmètre m'enquinque, mais je ne tiens pas à bénéficier d'une contredanse...

— Tu me croiras si tu veux, me rétorqua Robert, mais dernièrement j'en ai exigé une !

— Ça va, ça va, raconte tes salades à un autre !

— Et pourtant c'est vrai, écoute :

L'autre jour en me rendant en voiture à un rendez-vous important je fus pris dans un embouteillage qui risquait de beaucoup me retarder, aussi, après être sorti de cet encombrement, je n'hésitai pas à rouler un peu plus vite, brûlant même un feu rouge, quand un coup de sifflet m'obligea à m'arrêter.

Une femme flic se présenta à moi : « Vos papiers, ordonna-t-elle ».

— Vous vous appelez Robert Trébor, dit-elle, et vous venez de brûler un feu rouge.

— Excusez-moi, Madame, mais quand je suis passé il n'était pas encore au rouge.

— C'est vous qui le dites ! Mais votre nom me rappelle quelque chose. Monsieur Robert Trébor, n'étiez-vous pas instituteur ?

— En effet, Madame, j'ai abandonné cette profession il y a longtemps, mais comment le savez-vous ?

— Je me nomme Juliette Morin et j'étais une de vos élèves.

— Ça alors, pour une surprise c'est une surprise, je me souviens de vous maintenant. Vous étiez une bonne élève mais un peu dissipée. Vous aviez déjà la passion du sifflet ! Croyez-moi, ça me fait plaisir de vous revoir. J'espère que vous aurez la gentillesse de ne pas me coller une contravention !

— N'ayez crainte, mon cher Robert, j'ai votre adresse et je vous donne la mienne. Dans les 24 heures je tiens à recevoir de vous la copie de cent fois : « Je ne dois pas dépasser la vitesse limitée, ni brûler les feux rouges », et ceci à tous les temps, indicatif et subjonctif !

C'est ce jour-là que j'ai exigé ma contravention !

Il lui fallut ensuite trouver des capitaux. Il réussit au moyen d'actions et les travaux purent commencer. L'architecte TISSOT dressa les plans et conduisit les chantiers sous la tutelle du Père. Ce lycée du nom d'une bienfaitrice est appelé le lycée « Cailloux ». A partir de 1948, il recevait déjà 210 pensionnaires.

Il œuvra ainsi jusqu'en 1955. Il instaura l'enseignement de la langue arabe aux pensionnaires de toutes les nationalités résidant sur le territoire Tunisien avec leurs parents.

Il étendit son champ de travail d'enseignant bâtisseur en réalisant la construction du collège de Bône (Algérie).

Il dut interrompre son activité lorsqu'en fin 1955-début 1956, nous fûmes devenus indésirables dans le nord de l'Afrique.

Après avoir, à contrecœur, liquidé ses biens et remboursé les actionnaires, il réintégra la métropole.

Il reprit pendant seize années l'enseignement de la philosophie et maintenant, malgré son grand âge, il exerce toujours son sacerdoce auprès des malades et convalescents au Saint-Cœur de Vendôme.

Cet homme de grand cœur mérite bien un peu de notre reconnaissance.

R. MONTENOT.

Récit : Le prisonnier de la Ronce

par Jacques BOELL.

On lira ci-après un récit de guerre publié voici longtemps par la Revue « Historia » (n° 197, avril 1963).

Nous avons demandé aux Editions Flammarion, qui détiennent aujourd'hui le copyright, l'autorisation de reproduire ce texte.

Nous remercions très sincèrement les Editions Flammarion, en la personne de Mme CORNAVIN, responsable du département « Comptabilité Auteurs », d'avoir accédé à notre demande. (J. T.)

Les Sections d'Eclaireurs-Skieurs (S.E.S.) — les léviériers de la montagne — ont mené aussi la guerre dans le monde merveilleux des cols, des sommets et des glaciers, au milieu des étendues blanches. Comme le dit Jacques Boell, l'auteur d'« Eclaireurs-Skieurs au combat » (Arthaud), le combat en montagne est moins ignoble que les autres, les conditions n'y permettent pas l'application de toute la technique moderne du meurtre, les adversaires conservent en s'affrontant leur qualité d'homme, un fonds d'estime l'un pour l'autre, de montagnard à montagnard. L'épisode suivant, qui inspira le film « Les Etoiles de midi », le montre.

Ce soir, au titre de mes fonctions passionnantes d'officier de renseignements de la 7^e demi-brigade, j'accompagne mon chef, un des jeunes lieutenants-colonels de l'armée française, Alain Le Ray (1), en vue d'escalader demain avec lui, depuis Bessans, la Pointe de Ronce qui constitue l'angle nord-est du saillant du Mont-Cenis.

De ce belvédère — atteint une seule fois en hiver, avant la guerre — nous aurons des vues très complètes sur les organisations allemandes du plateau.

Nul doute que nous ne ramenions de là-haut une moisson de précieux renseignements indispensables à l'offensive que nous avons reçue l'ordre de préparer.

Après avoir pris, en passant à Bessans, un camarade, le capitaine Stéphane, chef d'une unité mobile, nous avons pu progresser dans la neige et gagner le col du Chapeau. Il ne serait pas sain que les crêtes avoisinantes soient occupées par l'ennemi.

L'impatience fébrile et avide qui nous possédait de connaître, de détailler l'envers du plateau cénisien étendu à nos pieds, ne fut — certes — pas déçue. Ce terrain comportait, depuis nos lignes, nombre d'angles morts, secrets multiples que nos observateurs et patrouilleurs n'étaient pas parvenus à percevoir, malgré leur zèle. Nous enragions de ne pouvoir lever ce voile — et voici qu'aujourd'hui nous l'arrachions d'un simple geste.

Nouvel Asmodée soulevant le toit des maisons pour regarder vivre les hommes, j'ai ainsi l'impression de surprendre — à son insu — l'existence intime de notre adversaire.

Au débouché du vallon étroit qui coule vers l'Italie, voici la vieille redoute de Roncia démodée et un peu ridicule, que des traces multiples indiquent clairement comme occupée — et au fond, voilà les bâtiments immenses de cet Hospice qui, vu d'ici avec l'enneigement, paraît un radeau à l'ancre, sur son lac.

Sur toute la région, nous aurons des vues plus complètes encore depuis le magistral observatoire que nous projetons d'atteindre.

En attendant, après quatre heures de marche, le besoin de se restaurer commença à se faire sentir. Pendant cette détente, Stéphane, qui n'a pas perdu sa méfiance de maquisard traqué, ne cesse d'observer les environs, jumelles aux yeux, tout en dévorant à belles dents.

Soudain, très calme, il signale :
— Silhouette en vue, à notre hauteur, à six cents mètres, dans le flanc ouest de la Pointe de la Haie.

Ma foi, c'est vrai ! On la voit même à l'œil nu, s'élevant avec aisance et rapidité sur des pentes raides de rochers enneigés.

— C'est sans doute l'éclaireur de pointe d'une patrouille, précise le colonel.

Et chacun s'acharne à fouiller — des yeux — la face occidentale de ce sommet.

Non, décidément, il n'y a ni trace ni alpiniste autre que celui qui continue à s'élever tranquillement vers la cime. Serait-ce un *snipper* ? (2).

— Jacques, file au col du Chapeau examiner la pente qui dégringole sur l'Italie. Stéphane, ne quittez pas ce gaillard-là des yeux. Quant à moi, je vais grimper quelques mètres vers la Pointe du Chapeau. Je ne peux croire que cet Allemand soit absolument seul, et crains un traquenard.

Après une brève escalade dans le flanc italien de notre aiguillette, je parviens, en rampant sur la neige, jusqu'à l'encoche même du col ; sous la corniche, la pente plonge, très raide sur le vallon de Roncia. Non, il n'y a personne dans ce couloir désert qui s'enfuit d'une traite jusqu'au fond de la combe.

En rampant à reculons, je reviens à mon point de départ, convaincu que — malgré mon survêtement blanc — le mystérieux isolé m'a immanquablement aperçu ; Comme un gibier méfiant, ne va-t-il pas flairer le piège et se retirer ? Mais non, il n'a rien dû voir ; il commence maintenant à descendre avec insouciance et adresse l'arête neigeuse aiguë qui plonge vers nous.

— Eh bien, puisqu'il veut une embuscade, il l'aura ! Stéphane, vous l'ajusterez, je l'observerai et Boell protégera nos arrières car je ne serais pas étonné que d'autres Allemands débouchent de la Ronce.

Chacun s'applique aussitôt à sa mission et tandis que Stéphane, l'œil au cran de mire, épaule avec soin sa carabine, Le Ray, grimpé sur le rocher, nous fait profiter de ses observations.

C'est alors un moment d'émotion intense que celui où, dans le silence et sous le grand soleil des hauteurs, nous voyons l'homme dont nous ne savons rien, mais que nous appelons notre ennemi, s'approcher pas à pas, de son destin, avec une candeur de promeneur.

La guerre est toujours affreuse — même en montagne où le décor la rend pourtant moins ignoble. Mais par avance, je ressens déjà le remords — comme d'un sacrilège — de faire qu'une parcelle de ces monts, pour nous source de tant de joies, devienne le théâtre d'un guet-apens, peut-être meurtrier, que nous aurons voulu. Faut-il donc que l'homme salisse tout ce qu'il touche !

L'Allemand descend toujours. Verra-t-il mes traces au col, celles de notre montée par le couloir du versant français, qu'il domine pourtant ? Mais non, il continue d'avancer.

— Il n'a pas de fusil, ni de jumelles, détaille Le Ray.

Et il continue :

— Le voici à cent cinquante mètres. Il s'arrête et regarde vers nous, il observe la France. Ah ! il repart...

— Il porte des crampons et n'a pas de sac... Cent mètres. Il est brun et nu-tête. Sa tenue est soignée, c'est sans doute un officier...

Le moment est pathétique.

Je vois Stéphane l'ajuster minutieusement et caresser, avec une passion presque sadique, la détente de son arme.

Je lui souffle furtivement :

— Ne le tuez pas, mon capitaine...

Toujours ce maudit pacifisme, ce respect démodé de la vie d'autrui !...

A regret, j'observe un peu en arrière, ainsi qu'il m'a été prescrit.

— Vingt-cinq mètres... murmure le colonel.

Alors, comme projeté par un ressort, Stéphane bondit sur la neige, arme épaulée vers l'Allemand, en hurlant :

— *Hande hoch !*

UN ALPINISTE SOLITAIRE

Que l'air est donc agréablement frais, ce matin-là, sur les pentes du vallon de Roncia caressées par les premiers rayons du soleil ! Un vrai bain de vie, de cette vie heureuse qu'avant la guerre on buvait à larges rasades, sur les montagnes ! Jamais la marche solitaire à crampons n'a été si agréable sur la neige durcie par le gel nocturne.

Dans la combe déserte, l'Obergefreite (caporal-chef) Anton Hornle s'élève sur le petit glacier de la Haie, d'un pas souple et régulier d'un vieux montagnard. C'est qu'il a une grande habitude des montagnes — qui sont toute sa joie sur terre — depuis celles du Bodensee (3), sa région natale, jusqu'à celles du Mont-Cenis, son secteur depuis cinq mois, en passant par celles du Tyrol, de la Bavière, de la Crète et même du Caucase où l'ont conduit les hasards de cette guerre gigantesque.

Heureusement son chef, le médecin-major Schnizler, tolère sa passion alpine et l'autorise à la satisfaire chaque fois que le service le permet. Aujourd'hui, pour Hornle, alors que la lutte bat son plein en Europe, que la Wehrmacht recule, courir la montagne est un baume pour son cœur blessé de patriote.

Et il lui faut bien ce puissant dérivatif pour tromper l'angoisse qui l'étreint de savoir le Grand Reich livré à l'ennemi — Cologne et la Ruhr aux mains sacrilèges des Anglo-Saxons — Königsberg, Breslau, et bientôt Stettin à celles, cent fois maudites, des Rouges !

Les pas s'ajoutent aux pas...

La pente se relève ; Hornle attaque la chute d'un petit glacier, déjà presque à vif ; de son solide alpenstock, manié avec adresse, il aide sa rude montée, tout en poursuivant sa rêverie solitaire et désenchantée.

Encore quelques rochers enneigés et il atteint la Pointe de la Haie.

« Qu'on respire bien, grand Dieu, sur ces crêtes paisibles, où la guerre, pourtant si proche, n'a rien changé ! Au-delà de ces arêtes, voici les dernières hautes vallées de cette France que la Wehrmacht tenait si bien à sa merci mais qu'elle n'a pas su conserver !... »

Quelques souvenirs d'occupation passent furtivement dans l'esprit du Gebirgsjäger. Il s'arrête un instant et tire une photographie sur la Pointe de Ronce ; il ne se doute pas que ce gros rocher, planté sur l'arête à trois cents mètres de lui et qui est au beau milieu de son viseur, dissimule trois adversaires qui l'attendent... (4).

Il n'est pas encore midi ; Hornle, en avance sur son horaire, décide de pousser jusqu'à la Pointe de Ronce, qui se profile sur le ciel dans le nord, à deux heures d'ici. Aucun soldat allemand n'y est allé cet hiver ; quant aux Français d'en face, bien qu'on les dise bons montagnards, on ne les a jamais vus sur les crêtes du Ribon.

Il n'y a plus maintenant qu'à descendre jusqu'à la dépression du Chapeau, en suivant cette fine arête de neige glacée qui l'atteint directement. A crampons, c'est un plaisir, un pied sur chaque versant ; avec l'alpenstock horizontal, on arrive à ressembler ainsi à un funambule.

Il ne lui faut guère de temps pour atteindre le col, il ne s'y arrêtera pas et continuera aussitôt vers son objectif. « Quel silence ! Quelle paix ! Mais quoi ! Quoi donc ? »

A vingt-cinq mètres, trois hommes en blanc viennent de bondir d'un rocher qui les dissimulait et, armes pointées, lui font une sommation, en allemand très correct.

Une idée travers l'esprit de Hornle : ces idiots, qui l'ont pris si désagréablement, sont des patrouilleurs du 100^e G.J.R. (5) montés directement à la Ronce et redescendus sur le Chapeau ; il faut les calmer :
— Allons, camarades, pas d'histoires !

Mais en même temps, il aperçoit les traces de pas dans le haut du couloir sur le versant français ; la déchirante réalité s'impose soudain à lui :
— Ah ! malheur !

Et c'est, d'un coup, comme si on lui broyait le cœur.
— *Sind sie doch Franzosen ?* (Etes-vous donc des Français ?)

PRISONNIER DE GUERRE

Donc Stéphane, sommation faite, vient de sauter de son rocher, tel un diable hors de sa boîte, arme épaulée, suivi du colonel et de moi-même.

L'inconnu pétrifié, bras ballants malgré notre triple menace, regarde vers nous, figé sur place ; ahuri, il murmure des mots inintelligibles. Sans doute exprime-t-il son étonnement, mais ses impressions ne nous intéressent que médiocrement. Hébétié, il approche en demandant si nous sommes Français.

— Bien sûr, que nous sommes Français ! Nous croyez-vous donc incapables de monter ici ?

Mais Hornle n'a pas même écouté la question, consterné, il répète :

— Je suis déshonoré. Mes camarades croiront que j'ai déserté. Je suis déshonoré !

Devant la détresse de notre prisonnier et la qualité de ses sentiments, Le Ray s'efforce de le rassurer :

— Je les ferai prévenir de votre capture par un message qui sera déposé près de vos avant-postes.

L'Allemand remercie, sans trop y croire.

Bien que le geste ne soit pas dans mes goûts, je dois me résoudre à fouiller le captif. En tâtant ses poches, d'ailleurs parfaitement vides, le temps me revient à l'esprit où, très récemment encore, aux portes de notre ville, ces mêmes Allemands nous fouillaient comme des malfaiteurs.

Le prisonnier est parfaitement équipé pour la haute montagne, mais il utilise un étonnant alpenstock, dont, malgré ses affirmations, nous contestons l'utilité. Son visage bronzé, ses yeux et ses cheveux très noirs lui donnent un type franchement latin ; son aspect est celui d'un intellectuel.

— Naturellement, vous êtes officier ?

— Non.

— Sous-officier ?

— Non, simple caporal-chef-infirmier.

Et il décline, sans trop se faire prier, ses noms et qualités.

Nous restons cependant convaincus qu'il est bien officier, seule nous étonne l'absence de jumelles ; par contre, le revolver est élégant, mais enveloppé dans une gaze médicale, qui rend plausible son appartenance au Service de Santé.

— Vous êtes monté ici pour faire de l'observation ?

— Non, je suis là en inoffensif alpiniste !

Cette affirmation ne rencontre qu'un triple scepticisme.

Va-t-on continuer sur la Pointe de la Ronce ou redescendre avec Hornle ? Nos préférences vont à la première solution ; d'autre part, l'Allemand pourra nous donner, depuis le sommet, de précieux renseignements.

Mais lui, consterné, stupéfait, ne cesse, pendant notre colloque, de se lamenter sur son nouveau, son pitoyable état :

— Moi, prisonnier de guerre !

Et le colonel de le consoler, sur le mode badin :

— Aucune importance, la guerre est pratiquement finie.

Hornle est, certes, d'accord — mais, devant l'ennemi, on ne doit jamais désespérer de son pays — et c'est à son tour d'afficher une profonde incrédulité :

— Finie ?... bien sûr que non. Le Führer va faire donner les armes secrètes et alors la victoire nous sera assurée.

Cette affirmation ne sonne pas trop faux, tant de candeur nous désarme. Faut-il que la propagande soit d'un effet puissant sur cette race, pour nous déconcertante !

— Vous allez nous accompagner à la Pointe de Ronce.

Et l'équipe s'ébranle, grossie d'une unité.

A la première pause, Hornle, assailli par les regrets lancinants, ne peut retenir le flot de son amertume. Et le hasard voulut qu'il se servit exactement des mots propres à toucher nos cœurs d'alpinistes :

— Me voici prisonnier de guerre, et c'est mon amour de la montagne qui m'y aura condamné. Je suis sorti indemne des combats de Crète, de Léningrad, du Caucase et de Cassino, et voilà ce qu'a fait de moi aujourd'hui la passion de courir la montagne : un captif, déshonoré aux yeux de ses camarades !

Depuis que nous l'avions pris, Hornle avait cessé d'être notre ennemi ; après ces mots, qui fleurissaient la sincérité, il devint — inconsciemment — notre compagnon de course.

LA MONTEE SE POURSUIT

Ainsi donc, cette montée se poursuit sans histoire, le prisonnier prenant sa part de traces dans la neige profonde de ce terrain facile.

Au sommet, deux longues heures, en plein soleil et sans un souffle de vent, sont consacrées à une minutieuse observation des positions adverses qui nous révèlent leurs revers. Les traces et pistes sur la neige trahissent mouvement et organisations des Allemands. Par-ci, par-là, des convois apparaissent — minuscules — dans l'immensité blanche ; certains traversent le lac, encore solidement gelé.

Non loin de l'Hospice et à mille cinq cents mètres sous la Ronce, une école de ski prend tranquillement ses ébats. Plus près, sur les dents rocheuses, de la Nunda (6), deux guetteurs ennemis chantent avec insouciance ; par moments, un souffle de brise nous apporte des bouffées de leurs jodeln tyroliens.

Ces voix germaniques lointaines et pourtant si proches, sont, pour Hornle, un rappel brutal et douloureux de sa liberté perdue...

Tandis que nous dessinons fébrilement des croquis, le captif, que l'on surveille du coin de l'œil, paraît maintenant résigné à son sort. Etendu au soleil, il nous prépare une vague boisson en faisant fondre de la neige dans une gourde.

Et, d'ailleurs, on ne craint guère qu'il s'évade : sur les pentes douces qui plongent vers la France il ne pourrait se défilier à notre feu éventuel ; quant au versant italien, il comporte des abrupts schisteux de mille mètres et plus qui constituent une barrière suffisante contre ses aspirations à la liberté.

Avant de quitter la cime, pendant qu'avec Le Ray, je mets la dernière main à notre croquis, Stéphane, en voyant ses questions dans une conversation d'ordre général, essaie, en vain, d'obtenir de Hornle des renseignements précis sur certaines organisations adverses que nous avons sous les yeux.

Descente rapide sur le col du Chapeau. 16 heures. Nous ferons une halte de quelques minutes à notre aiguillette pour y récupérer nos impedimenta et reconstituer pour une photographie la « scène de la capture ».

Légèrement décollé du peloton de tête, je m'attarde quelque peu dans les flancs de la Pointe du Chapeau, tandis que, près du col, mes deux compagnons, encadrant leur prisonnier, commencent leurs préparatifs pour la descente dans le couloir de ce matin.

Le Ray, mitrailleuse posée sur un rocher, ouvre une boîte de conserves à l'intention de son prisonnier ; Stéphane, carabine un moment abandonnée près de lui sur la neige de la corniche, ajuste ses crampons et intime à Hornle l'ordre d'en faire autant.

Et alors, nous sommes les témoins stupéfaits d'un spectacle unique, digne des exploits de l'Antiquité et des gestes de la Chevalerie...

POUR SAUVER UN HONNEUR DE SOLDAT

« Non, je ne resterai pas prisonnier. Je ne le dois pas. Je ne le veux pas », s'était cent fois répété Hornle depuis le moment de sa capture.

« Et ce n'est certes pas la courtoisie incompréhensible de ces trois officiers français qui me résignera à me résigner ; mais c'est elle, plutôt, que je dois exploiter, pour m'évader à la première occasion. Aussi, quelle façon ridicule de traiter un prisonnier, en camarade ! Jamais nos officiers ne seraient assez bêtes, eux, pour se comporter ainsi ».

Mais, tant au cours de l'ascension qu'à la descente sur le Chapeau, aucune occasion ne se présente. A tout instant, ses maudits compagnons auraient pu l'abattre à la première manifestation d'indépendance.

Le col.

« Voici les toutes dernières secondes où je puis encore voir notre secteur, nos positions, ma petite patrie en terre italienne. Dans quelques minutes, je descendrai vers la France ; alors tout sera fini pour moi, pour mon honneur et je ne serai plus qu'un lamentable prisonnier !... »

Dans un éclair, Hornle remarque alors que deux des Français, occupés à se préparer, ont posé leurs armes, l'une même, tout près de lui, et que le troisième est resté en arrière, dans les rochers d'un sommet voisin.

« Voici mon unique chance, pense-t-il soudain. Mais, grand Dieu, quel risque terrifiant de sauter, par-dessus la corniche, dans cet effroyable versant ; une chute libre, ou presque, de quatre cents mètres.

« Tant pis, mieux vaut la mort — surtout en montagne — que la honteuse captivité ! »

— Mettez vos crampons, lui commande au même instant le capitaine dont la carabine est posée sur la neige, près de lui.

Alors, il prend sa décision, la plus grande sans doute de sa vie : simulant le geste d'ajuster ses crampons il se ramasse sur lui-même et sa canne à la main bondit par-dessus la corniche. Au vol il attrape l'arme de son voisin — ainsi neutralisé — et plonge dans l'abîme.

La dernière pensée de l'Obergefreite Hornle en accomplissant son geste désespéré, n'est pas pour Dieu, auquel il ne croit plus mais pour son Führer auquel il croit toujours : « Heil Hitler ! » murmure-t-il furtivement.

Il glisse alors comme un éclair sur une pente de glace de cinquante mètres à plus de quarante-cinq degrés ne

conservant son équilibre que grâce à sa virtuosité et à son alpenstock (dont tout à l'heure nous nous étions imprudemment moqués).

Cependant, sur ce long glaciaire où le feu de l'ennemi pourrait l'atteindre, il en arrive, malgré sa vitesse, à « trouver le temps long ». Le couronnement de la falaise rocheuse, haute de quatre cents mètres, approche à une vitesse vertigineuse, crénelé par l'amorce d'un étroit couloir, vers lequel Hornle s'efforce de se diriger.

« Maintenant tout va aller très vite », songe-t-il en franchissant en vol plane les premiers rochers ; et sa glissade devient alors une chute.

Ainsi se suicida sous nos yeux l'Obergreife Hornle pour sauver son honneur de soldat !

FAUT-IL TIRER ?

Le Ray, sitôt envolé le prisonnier, se jette sur son arme, en fait non chargée, et, crampons chaussés, descend en hâte, malgré le danger, la raide pente de glace qui servit de tremplin à l'évadé. Non sans peine, il atteint un promontoire rocheux dominant la falaise. De là, il suit des yeux la série de couloirs vertigineux où tomba le prisonnier, et, à sa grande stupéfaction, l'aperçoit même, presque en bas de la paroi, traversant une dalle, visage levé vers le haut.

La pensée vient alors au colonel d'aller avec ses deux compagnons chercher le fugitif là où il est ; mais après réflexion, il doit y renoncer : une telle entreprise serait, en effet, doublement périlleuse, tant à cause de la difficulté alpine du terrain, qu'en raison de l'âpreté avec laquelle se défendra l'Allemand, grâce à la carabine subtilisée à Stéphane (7).

De son pinacle, Le Ray pourrait évidemment tirer sur lui, à tout hasard, avec bien peu de chance de succès, il est vrai. Mais plus encore qu'inefficace, le geste serait sans noblesse. Hornle a vraiment bien mérité sa liberté.

Stéphane, pendant ce temps, hurlait à tout vent sa rage contre lui, contre nous, et son admiration sans limite pour le courage de l'évadé :

— Je suis un c..., nom de D..., jamais je ne le dirai assez (il ne s'exprimait au singulier que par courtoisie). Je vais me foutre aux arrêts, vous m'entendez bien, avec le motif — et vous aussi, Boell.

Puis repensant à Hornle :

— Quelle race, bon Dieu ! et quelle technique ! Après la guerre, je servirai dans la Légion étrangère, et je ne veux que des Allemands dans ma compagnie !

La suite de l'aventure, nous l'avons connue trois semaines plus tard, en interrogeant des prisonniers et après notre entrée en Italie en consultant la revue *Die Gamse* (le Chamois), éditée par la division de montagne à laquelle appartenait le 100^e G.J.R.

Dans son effroyable chute, Hornle eut l'habileté ou la chance et sans doute les deux — de ne pas se tuer. Il s'en tira avec des côtes et un bras cassés. Malgré contusions multiples et fracture ouverte, il parvint, à force d'énergie et de technique, à terminer la descente de la difficile paroi rocheuse où il était engagé, et — du moins put-il le croire — sous la menace de nos armes.

Dans la soirée même il rallia un poste allemand et y raconta son invraisemblable odyssée, qui, tout d'abord, ne rencontra qu'incrédulité.

Le Commandement, frappé de la présence des Français sur ces crêtes et de l'intérêt marqué que notre patrouille d'officiers portait à leurs organisations, réagit avec la célérité habituelle à la Wehrmacht : une section fut envoyée, la nuit même, sur le lieu de la capture ; par l'examen des traces laissées, elle confirma les dires d'Hornle.

Pratiquement, du fait de notre incursion, depuis cette date et jusqu'au décrochage général, en avril, trente hommes furent immobilisés jour et nuit sur ces arêtes où ils s'usèrent à vivre et à veiller dans les conditions les plus précaires et les plus dures.

Quant à Hornle, chaudement félicité pour son exploit, il reçut la croix de fer de première classe.

CORDEE COMMUNE

17 février 1962

Sur l'écran de la télévision d'Allemagne Occidentale, à l'émission de 22 heures, un présentateur du Bayerischer Rundfunk, annonce la projection d'une scène de guerre exaltant l'action héroïque, en 1945, d'un Gebirgsjäger bavarois — suivie de sa conclusion, dix-sept années plus tard.

Le spectacle débute par une séquence extraite d'un film récent de montagne : pendant la dernière guerre, un petit groupe d'officiers français de chasseurs alpins en survêtements blancs, vient d'atteindre, à plus de 3000 mètres, la crête frontière du Mont-Cenis.

Soudain, il aperçoit, tout près, un isolé, également en blanc, monté du versant opposé et qui s'approche d'eux sans les voir...

Bref, c'est l'aventure d'Anton Hornle qui est reconstituée, qui revit, qui se déroule à nouveau en haute montagne devant les spectateurs allemands émerveillés du courage surhumain d'un des leurs...

Et le film s'arrête sur la vision du héros — commotionné et blessé dans son effroyable chute, mais vivant et libre — se trainant avec peine vers le vieil ouvrage de Roncia occupé par un détachement de son bataillon, et qu'il finira par atteindre quelques heures plus tard.

Le présentateur reparait alors, et précise que la scène projetée a été extraite des « Etoiles de midi », du cinéaste-alpiniste français Marcel Ichac — film qui avait déjà figuré *in extenso* deux mois plus tôt, au programme de la T.V. bavaroise.

Or, explique le speaker, à la suite de cette séance, la direction du Bayerischer Rundfunk a reçu un certain docteur Schnizler, de Nürtingen, une lettre lui affirmant la véracité de l'exploit illustré par le film.

Pour étayer son attestation, le correspondant spontané précisait que le fait était survenu dans le secteur du bataillon dans lequel il servait alors et qu'Hornle appartenait comme caporal-chef à son propre service sanitaire.

Enfin, il révélait que le héros de l'aventure vivait tou-

jours (8) ; il indiquait même l'adresse de ce dernier à Constance.

L'auteur du film, informé de cette lettre par la T.V. bavaroise, lui avait répondu que deux sur trois des officiers français témoins de l'exploit étaient de ses amis et que l'un d'eux, le général Le Ray, était l'attaché militaire français à Bonn.

Ces circonstances favorables avaient incité le Bayerischer Rundfunk à réaliser devant ses caméras — sur le thème de la réconciliation franco-allemande — une rencontre, dix-sept ans après, entre les deux anciens adversaires de la Ronce.

Les voici qui apparaissent maintenant sur l'écran. Tous deux semblent encore très jeunes malgré les années écoulées. Ils s'approchent l'un de l'autre, souriants et un peu émus, malgré eux, de se retrouver ainsi après les quelques heures passées ensemble en haute montagne en 1945, et si brutalement interrompues.

Ils sont manifestement heureux de se revoir dans des circonstances moins dramatiques qu'alors, et se serrent longuement les mains. Dans ce geste d'hommes, il y a toute l'estime que peuvent avoir l'un pour l'autre, d'anciens adversaires qui furent parfaitement loyaux — mais aussi, de la part du Français, toute l'admiration qu'en soldat il voua, dix-sept ans plus tôt, à celui qui, moins de deux mois avant la fin de la guerre, n'hésita pas entre la mort et la captivité.

Ils évoquent maintenant, en fraternisant, le souvenir de cette scène — inoubliable pour chacun d'eux. Et la projection s'achève sur un dessin qu'ils ébauchent spontanément : puisque, malgré les ans, ils continuent l'un et l'autre à fréquenter la haute montagne, ils formeront cordée, l'été prochain, en une campagne alpine commune.

(1) Ce jeune officier — héros sur l'Aisne en 1940 — deux fois évadé des geôles allemandes et pilier de la Résistance de l'Isère, s'était vu confier, à trente-quatre ans, la responsabilité de conduire au feu la demi-brigade qu'il avait créée en Dauphiné.

(2) Combattant ou partisan, opérant en isolé sur les arrières ennemis. Cette méthode de guerre, réservée aux soldats d'élite, fut inaugurée par les Russes.

(3) Lac de Constance.

(4) Cette photo a été effectivement prise par Hornle, et conservée par lui intacte... malgré les circonstances qui suivirent.

(5) Ou 100^e Gebirgsjäger, Regiment au service de santé duquel appartient Hornle et dont un bataillon occupe le plateau du Mont-Cenis.

(6) Observatoire diurne d'artillerie et de mortiers.

(7) En réalité, avant de commencer sa chute dans la paroi rocheuse, il dut lâcher l'arme, que nous récupérâmes par la suite, grâce à un rappel de corde.

(8) Nous l'avions vainement recherché, d'abord en mai 1945 dans les hôpitaux et camps de prisonniers allemands en Italie, puis en Allemagne même quelques mois plus tard.

ÉVASION DE FORÊT-NOIRE

par le Docteur André SALVAGNIAC.

J'ai été particulièrement intéressé par le récit d'évasion d'André CHANU paru dans le n° 477 du Lien pour les mois de septembre et octobre 1961.

Il se trouve, en effet, qu'au cours de mes deux évasions, la première avec GUINCHARD (nous fûmes repris à la frontière suisse), la deuxième avec NOUAILLES (avec succès cette fois) nous avons suivi, sur près de 100 kilomètres, le même trajet et connu des aventures analogues.

Il faisait encore nuit noire lorsque Guinchard et moi avons quitté subrepticement le Waldhotel, près de Villingen, un matin de début novembre 40. Prenant à la boussole, le cap de la poche de Schaffhouse, à 80 kilomètres de là, nous avons marché toute la journée à travers les champs et les bois, coupant routes, voies ferrées ou cours d'eau très bien marqués auparavant sur notre carte. Quelques paysans, aperçus de loin, ne firent guère attention à nous et c'est ainsi que, la nuit tombée, nous arrivâmes au village de Blomberg que nous avons traversé, sans problèmes, au milieu des habitants faisant leurs courses ou revenant de leur travail. Hélas, le village traversé nous avons voulu consulter la boussole que nous pensions avoir rendue lumineuse par un produit fluorescent. Mais on ne voyait rien et je n'ai pas trouvé dans mes poches les allumettes que je croyais avoir (je les ai retrouvées une fois repris!) N'ayant pas été de briquet et estimant que nous ne devions pas être tellement loin de la frontière nous sommes repartis... « au pif »!

Nous n'avons pas rencontré la rivière « La Wutach » sur laquelle nous comptions, mais nous nous sommes retrouvés dans un massif boisé et montagneux dans lequel nous avons erré pendant 2 ou 3 heures.

Finalement, plutôt que de continuer ainsi, et risquant de tourner en rond, nous sommes revenus vers une cabane que nous avions quittée une heure plus tôt car elle nous paraissait suspecte. Elle l'était, en effet, et nous étions bien en train de consulter nos cartes à la lumière d'un poêle réanimé lorsqu'un garde-frontière, dont c'était un des refuges, nous a coincés là-dedans comme des rats ! C'était près de Fützen où on nous a appris que nous étions rentrés en Suisse puis revenus en Allemagne !

Après jugement et quelques jours de prison, c'est au kommando de Tailfingen que je retrouvais Nouailles. Et, très vite, nous décidâmes de repartir. Il avait neigé abondamment pendant le mois de janvier et un certain dégel avait commencé début février. C'était pensions nous, le bon moment pour partir.

Le 2 février, je crois, vers minuit, nous sortions de notre chambre, au premier étage, passions sur le palier sous le nez des soldats de garde qui jouaient aux cartes et descendions au W.C. où nous nous enfermâmes.

La pince « empruntée » au cordonnier du kommando nous permit de faire sauter la petite fenêtre barrée de fil de fer barbelé et de sauter dans la cour intérieure. De-là, il fallut escalader le mur, couper à nouveau les barbelés qui le prolongeaient en hauteur et nous nous retrouvâmes dans la rue.

Sortis de la petite ville nous eûmes une surprise désagréable. Le dégel n'ayant pas été assez important il était hors de question de marcher ailleurs que sur la route et de couper à travers champs comme nous l'avions initialement prévu (avec une boussole et beaucoup d'allumettes).

Il fut donc décidé que nous prendrions uniquement la route, ne marchant que la nuit et nous reposant le jour en nous cachant quelque part. Nous avions entre 110 et 120 km à parcourir avec, pensions-nous, une moyenne de 40 km par jour que nous avons, finalement, à peu près tenue. Nous n'avions pas trop mal prévu notre ravitaillement, y compris le schnaps !

Passant par Bad-Durheim, Rotweil, Donaueschingen, Blomberg (de nouveau !) et la frontière, nous avons fait, comme Chanu, un certain nombre de « rencontres ». La nuit, généralement, un « Heil Hitler » convaincu suffisait. Le jour, par contre, il nous est arrivé de trembler dans nos caches, osant à peine respirer, alors que des bûcherons, des chasseurs ou des militaires effectuant un exercice, passaient tout près de nous.

Comme Chanu c'est près de Donaueschingen, et un peu plus loin, que nous avons eu les alertes les plus chaudes.

La 3^e nuit nous arrivons à l'entrée de cette ville vers 10 heures du soir, par nuit noire, nous nous sommes carrément trouvés nez à nez avec deux gendarmes. Des « Heil Hitler » réciproques ne parurent pas les satisfaire. Ils nous posèrent une question à laquelle, sans rien comprendre, nous répondîmes très franchement « la la ! »

Une conversation plus suivie nous paraissant alors tout à fait inopportune nous avons, sans forcer, repris notre chemin et, ô miracle, les gendarmes ne nous ont pas arrêtés. Ils nous ont simplement suivis. Que faire ? Première rue à gauche, on la prend... première maison à gauche, on entre... La porte, heureusement, était ouverte et donnait sur un couloir d'entrée assez sombre. Les gendarmes pensant que nous étions de bons Allemands rentrant chez eux ont continué leur chemin. Il nous a fallu cinq bonnes minutes pour réaliser que ce n'était pas un rêve.

Prenant ensuite toutes les rues en pente nous avons forcément abouti sur le Danube dont nous avons franchi, sans problème, le pont qui n'était pas gardé.

Plus loin, des travaux de terrassement ont été entrepris. Un tunnel que l'on creuse ? On ne sait pas. Cela fait beaucoup de bruit, il y a des lumières partout et de nombreux va et vient de camions sur la route. Nous passons, essayant de paraître détendus. Nous sommes à nouveau seuls et parvenons à un carrefour routier dont l'un des panneaux indique « Blomberg ».

Me voilà donc en pays de connaissance. Estimant qu'il ne nous reste guère plus d'une dizaine de kilomètres à faire, peut-être moins, nous décidons de quitter la route et de prendre le cap plein Sud à travers champs, car, cette fois, nous avons tout ce qu'il faut pour éclairer la boussole, et même les boussoles, convenablement.

Hélas il est impossible de marcher dans cette neige en partie dégelée qui nous arrive jusqu'aux genoux ! Nous devons faire demi-tour et revenir jusqu'à la route. Nous n'avons pas d'autre solution que de la suivre jusqu'à la frontière. Il y a un peu de brouillard. On verra bien.

Ayant jeté sacs et petite valise, nous marchons, sans rencontrer personne, pendant 2 ou 3 heures. Soudain, à une centaine de mètres, nous apercevons dans la brume la silhouette d'un soldat allemand en armes, à l'entrée d'un petit village. Nous le contournerons avec beaucoup de difficultés et revenons sur la route de l'autre côté. Apercevant à nouveau deux soldats nous

nous cachons sous un pont de neige, près d'un buisson. Les soldats nous ont vus, nous cherchent et ne nous trouvent pas. Ils vont vers le village, nous en profitons pour sortir de notre cachette. Il y a une guérite un peu plus loin et la sentinelle qui s'y trouve vient vers nous. Alors c'est la fuite éperdue vers un bois tout proche qui nous accueille et nous nous cachons.

Plus un bruit. Nous repartons cap au Sud, marchant péniblement dans une neige profonde qui rentre dans nos souliers et nous gèle les pieds. Nous nous déchaussons à plusieurs reprises et nous nous frictionnons mutuellement les pieds avec de la neige.

Après avoir franchi un premier vallon nous arrivons, au bas d'une descente, dans une vallée plus claire et moins enneigée. Plus loin se trouve un chemin forestier au bord duquel nous nous asseyons. Une boîte de sardine vide se trouve là, une partie de l'inscription est en français. Serions-nous en Suisse ? En attendant, cette boîte nous sert à faire fondre de la neige et à boire de l'eau chaude en guise de petit déjeuner.

Empruntant le chemin forestier qui descend assez fort nous sommes surpris de rencontrer un peu plus loin une voiture. Une Simca 5, si je me souviens bien. Le conducteur descend et, après quelques palabres, nous apprend que les douaniers suisses ont aperçu la fumée de notre feu et nous cherchent. Nous avons peur et il nous rassure. Dix minutes après nous rencontrons les douaniers. Après s'être montrés menaçants — et prudents — avec leurs revolvers, ils nous amènent au poste. Et puis, surprise ! Chacun des deux douaniers, eux aussi rassurés et bien informés sur ce que nous sommes, amène chacun d'entre nous dans sa propre famille ! Accueil chaleureux, déjeuner délicieux pris en famille en nous faisant raconter notre histoire. Les larmes nous venaient aux yeux tellement on s'attendait peu à cela. Il faut dire aussi que le bain de pieds chaud, nous arracha quelques cris certains orteils étant presque gelés.

Voilà pourquoi c'est en empruntant les vélos des douaniers tandis que, eux marchaient à pied à côté de nous que nous avons suivi un petit chemin, parallèlement à la route nationale qui repassait en Allemagne ! Plus loin nous avons rejoint la route, en Suisse cette fois, où une « Mercedes » nous attendait. Nous avons alors dit au revoir à ces merveilleux douaniers de Bergen ne sachant comment les remercier pour leur bienveillant accueil. C'est un accueil du même genre dont nous parle Chanu dans son récit.

La « Mercedes » nous conduisit à la prison de Schaffhouse où, après un interrogatoire et nous avoir débarrassés de nos papiers et de ce que nous avions dans nos poches, nous fûmes conduits en cellule, la même cellule pour nous deux, par grâce spéciale, mais sans plus. Nous fûmes moins gâtés que Chanu, ne recevant notre nourriture — très réduite — que par le vasistas de la porte toujours fermée à clef.

On nous fournit des livres cependant, mais pendant près de deux jours nous n'avons pratiquement pas arrêté de dormir ! Il faisait bon dans notre cellule ; beaucoup de livres portaient les remarques et la signature de prisonniers français déjà passés par là. Nous y avons ajouté les nôtres. Chanu les aurait-il vues ?

Le temps commençait à nous paraître long. Le huitième jour, et sans aucun avertissement préalable, le gardien nous réveilla vers cinq heures en nous annonçant que nous étions libres et qu'on allait nous emmener en France !

Suite page 8.

« TOURLOUSINES !... »

(Ceux de 1939 - 1940) Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE II

RÉSUMÉ DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

La guerre, ce n'est pas toujours ce que certains commentateurs grandiloquents dépeignent. On y trouve souvent plus de servitudes que de grandeur. Les pauvres garçons engagés dans le conflit de 1939 en font la triste expérience, tandis que le pays semble vivre à un rythme différent du leur.

Dans le ciel tout bleu, au même moment, un avion à croix gammée survole leur territoire à très haute altitude... Il observe, les trouffions commentent :

— Il prend des photos...

— Ben, dis donc! Photogénique comme tu es, leur grand Jules, s'il voit ta gueule, il va se carapater!...

— Surtout avec les douilles qu'on a... Mézigue, ça fait près de trois mois que j'ai pas vu le merlan... Mes tifs rentrent plus dans le casque...

Le vaguemestre s'inquiète :

— Le bruit court que vous avez été canonnés ?

— Penses-tu! Ce sont les chocotards des abris qui racontent ça, ils ont les miches à zéro, ces planqués!

Brecht survient en brandissant un journal :

— Eh! Les mecs, paraît qu'on est des héros!

Tout le monde rigole... Le moral remonte... Ça va bien, le contact est rétabli avec l'arrière.

Justement, qu'est-ce qu'il s'y passe à... l'arrière.

Bah! Pas grand-chose... On a d'abord eu les yeux braqués sur des troupes dépendantes des quatrième et cinquième armées qui ont attaqué en Sarre... L'Etat-Major a prétendu que c'était pour soulager les Polonais. C'était bien mince... Les Allemands avaient truffé l'endroit de mines, et les pauvres pioupious, non aguerris, ont sauté là-dessus comme des crêpes de la Chandeléeur... Ce fut sans bénéfice pour personne à l'exclusion des journaux qui en firent leurs choux gras dans des articles dénués de décence... Le foin, quelle que soit son odeur, ça ne rebute jamais les gigolpines de la plume... Et puis, dans les canards, les titres sont devenus moins épais... C'est l'encre qui devait se raréfier, sans doute?... Le vendredi huit, il n'y a plus que quatre colonnes... Trois seulement le samedi neuf... Encore un peu, et les bigorneurs de premières lignes ne vont plus avoir droit qu'à un petit entrefilet en dernière page.

Pourtant, les marchés ne fonctionnent plus que trois heures par jour. Les enfants sont amassés dans les groupes scolaires de province... Les œuvres du Prado retournent en Espagne... On crée des allocations pour les familles de soldats nécessiteux... A l'Assemblée Nationale, cent cinquante parlementaires mobilisés attendent leur affectation sans trop se précipiter au portillon... On savonne les œillères de son masque à gaz, pour ne pas être gêné par la buée... Dès la tombée du jour, la vie s'arrête... Les magasins, les cafés, les cinémas ferment... Chacun se cale chez soi... Attend les maigres informations... Se conforme aux conseils prodigués sur un ton de conspirateur : « Taisez-vous!... Bouchez-vous les oreilles!... Attention! On vous écoute!... Méfiez-vous! »

Les anglais débarquent pour faire la bringue dans les ports... On fraternise... Qu'est-ce qu'il va y avoir comme petits blondinet après ça!

Et puis il y a les pessimistes professionnels... Les casseurs de moral appointés... Ceux qui clament :

« qu'il vaut mieux être allemand vivant que français mort ». Ou bien : « qu'on ne veut pas mourir pour Dantzig »... nul n'y fait très gaffe, car les pacifistes bidons ont toujours été de toutes les époques... A part les professionnels de la chicaille, personne n'aime la guerre; mais on n'a pas toujours le choix.

Tout ça, nos gars, en première ligne, ils n'en savent pas épais. Dans un sens, ça vaut mieux... Ils se contentent de s'emmerder dans l'attente du moindre imprévu... Tiens! Justement, très haut, dans le ciel, un avion se laisse brusquement tomber, en perte de vitesse, droit sur leur casemate... Le sergent Vacquart qui sortait pour pisser se précipite dans l'ouvrage, la « chose » à la main, il manque les marches et s'écroule dans le couloir en se robotant le menton dans la canalisation d'écoulement des eaux suintantes des murs... Le caporal-chef Carla, maigrichon et ratiocineur, surnommé Médor par les hommes, court encore plus vite et lui marche dessus... Tandis que le lieutenant, imperturbable reste debout dehors... Il examine l'appareil à la jumelle... Antoine, qui ne veut pas recevoir de leçons de bravoure d'un officier, demeure à ses côtés... Le lieutenant lâche ses jumelles et s'écrie :

« Il a une raie blanche, c'est un français! »

Alors, on voit resurgir Vacquart, le menton tuméfié, assez vexé, qui beugle :

— Blavien, vous serez de garde! Ça vous apprendra à jouer les caïds!

Notre titi lui répond :

— D'accord! Mais rentrez votre quéquette, ça fait laid dans le paysage!

Ils s'adorent.

Les Allemands utilisent surtout les saucisses... Normal, c'est une spécialité de leur pays... Elles s'élèvent vers la tombée du jour; la nuit, elles se confondent avec les étoiles... Ces messieurs observent, ils attendent, comme un chat qui guette l'oiseau...

A quel moment ce greffier va-t-il bondir? Toute la question est là...

Les gars, on ne leur demande pas leur avis, mais ça ne les empêche pas de commenter.

— Moi, dit Lada, ce qui me les brise, ce sont les trois piges qu'on va nous faire marauder... Parce que, forcément, avec cette bigorne à la noix, on n'est pas sorti de l'auberge, trois piges, vous verrez!

— Oui, mais... rétorque Rigal, après on en aura au moins pour cinquante berges à être peinarés... Nous ne serons pas aussi couillardins que nos aînés de 14-18 avec leurs années folles, au turf, faudra y aller dare dare pour faire du constructif.

Grazine, toujours pétardier, s'en mêle :

— Si on ne veut pas que cette guerre soit exterminatrice, y'a qu'une seule solution : frapper un grand coup, une attaque massive, le territoire fridolin envahi,

la populace germanique désorientée.

Puis, désabusé,

— Mais j'y compte pas, nos généraux sont des paumés... C'est nous qui l'auront dans le baba; parce que notre ligne Maginot, hein, les potes, c'est surtout un croque-mitaine...

— Ouais! intervient Mondin : « Nos gradés, c'est des paradeurs. Vous verrez que c'est nous qu'on sera forcé de sauver l'honneur des culottes de peau... Tout ce qu'ils savent faire, c'est réclamer leur soixante-quinze pour cent de solde supplémentaire au titre de l'augmentation de guerre... »

— Des salauds! braillent-ils en chœur.

Le lieutenant passe sans les regarder.

Là-bas, à l'autre bout du carré de deux cents mètres de côté, fermé par les réseaux de rails, les fils de fer barbelés, les chevaux de frise, les mines, les grenades et autres engins de mort, Antoine, installé à l'ombre d'un petit buisson, le seul que l'on n'ait pas oté pour dégager la visibilité des tirs, écrit à ses parents...

Tout à coup, juste de l'autre côté de l'enceinte, deux vaches s'approchent... Elles frôlent les piquets anti-chars... Si elles les font exploser, la répercussion en chaîne peut être désastreuse pour lui-même et ses copains...

Il pose doucement ses papiers, et franchit lentement les barbelés en évitant les mines dont il connaît les emplacements...

Les vaches l'accueillent joyeusement... Elles aiment que l'on s'occupe d'elles... Plus il essaie de les éloigner, plus elles poussent des « meuh! » satisfaits en se frottant contre les poteaux explosifs... Il sue, le jeunot; les tire par les cornes, la queue, en criant :

— Allez! Virez! Barrez-vous les grosses... Magnez-vous! On va se faire péter la gueule!

Enfin, il part au large en les appelant... Elles suivent... Un kilomètre, au moins, il fait comme ça, avec ses mémères... Sympas en diable elles sont; il ne tient pas à ce qu'elles se fassent buter... Dans quelques heures, elles reviendront, et il faudra, de nouveau, prendre des risques terribles pour les éloigner.

La bataille pour Varsovie est commencée.

Sous la pression des troupes du Reich, les Polonais reculent... Des lignes de tranchées sont creusées à l'ouest des faubourgs de la capitale... Sur les bords de la Vistule, la pression s'intensifie... Chaque mètre carré de terrain est défendu âprement, alors que, dans le même temps, les ennemis de l'intérieur sabotent les ravitaillements, les approvisionnements en munitions... Quel courage il faut à ce peuple valeureux.

En Sarre, où quatre cents de nos petits gars ont laissé leur vie pour une espèce de no man's land sans valeur stratégique, les fridolins, voyant que les troupes françaises s'approchent trop près de la rivière frontalière, contre-attaquent...

Le même jour, le Canada déclare la guerre à l'Allemagne.

A Paris, on s'accommode de plus en plus à cette situation... La passion des premiers jours s'estompe... Même quand on dit que « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts », on a dû oublier d'ajouter « En gueule... »

On commente surtout les coupures de cinq et dix francs qui réapparaissent et pèsent moins lourd dans le porte-claque... On vitupère contre la « contribution nationale » qui passe de quatre à quinze pour cent... Les corpores hurlent que c'est pas humain de faire souffrir, ainsi, les honnêtes travailleurs... Les mignards, c'est contre la rentrée des classes qui doit avoir lieu le deux octobre, qu'ils l'ont sec... Les postiers boudichent kif kif, parce que les bureaux de poste devront rester ouverts jusqu'à midi, le dimanche... Les autobus reprennent du service... Le prix du pain est bloqué... Sur la Place de la Concorde, l'Obélisque disparaît sous un échafaudage de planches et de sacs. On critique les chefs d'îlots qui se croient tout permis... Ce sont surtout les drouillères qui vont aux renauds, parce que la pelote protectrice, elles n'apprécient pas... Les mères de soldats d'active roupissent, car elles n'ont pas droit à la franchise postale pour leurs rejets sur la ligne de feu, alors qu'un tordu planqué dans le midi reçoit ses pacsons à l'œil... D'ailleurs, des colis, il y en a un sacré loubé qui se font les malles... Des dégueulasses exploitent des situations pourries, il y en aura toujours à triquer... Il y a aussi, pour compenser, de braves gens. Des jeunes filles tricotent, pour les soldats, des pulls, des cache-nez, des chaussettes, des gants... Les tringlos, chouyadés comme ça, des coqs en pâte ils vont devenir...

Il y a aussi les péteux qui reviennent... On les voit surgir avec leur baluchon... L'air pas fin... Ils rouvrent les volets... Foutent un petit coup de fion dans l'appartement, puis font pérorer à droite à gauche... Ces navetons se berlent que la grande fiesta est terminée... Ils ont rien pigé.

Durant ce temps, nos petits gnières, à Routzo, dans leur baraque, écoutent la radio allemande qui leur déverse des communiqués exactement inverses à ceux de notre Etat-Major... Ça ne les touche pas lerche, nos zigotos... Après un silence, pour digérer ce que l'on vient de leur bonir, Grazine s'agite; lui, il est de la classe 36...

— Eh! Bien, les alminches, on n'est pas navalés... Trois balais que je suis déjà dans le toutime... C'est les gros qui sont derrière ça... Vous comprenez, on est trop nombreux... On dessoude le rab, et c'est rapé... Tu, déconnes! murmure Lada.

— Mais non, mec, je déconne pas... Si t'avais vingt perdreaux et que tu ne puisses en nourrir que dix... T'en bouzillerais le surplus, pas vrai?

Pilader se lamente : — Que peut bien faire ma fiancée pendant ce temps-là?

Indifférent, un Alsacien à l'accent terrible intervient : — Battré, nous; toujours battré, pour Allemagne... Puis France... Champs fichus... Récoltes, maisons kapoutes... Moi Français ou Allemand travailler pareil... Alsacien suis, c'est tout.

Pilader répète : — Quand je pense à ma fiancée...

Les autres le regardent amusés... Dehors, la pluie s'est mise à tomber... Elle frappe violemment les vitres... Antoine entre en coup de vent... Devant la tête de ses camarades, il comprend que le cafard, cet ennemi mortel du guerrier dans l'attente, est en train de les assaillir... Il s'exclame :

— Faut pas vous casser le bonnet, les gars! Matez ce temps de cochons! Un coup de flotte et c'est marre, tout le monde rambine son matériel... Pas de marmites, de chars, de gaz, de zings, quedalle!... La vie peinarde quoi!

— Oui, mais, quand ça viendra ?

— Bah! On verra bien!

Pilader insiste : — Et ma fiancée, durant ce temps-là ?

Grazine le gaffe méchamment :

— Dis donc, toi, le chtimi, tu nous les casses! Ta fiancée, tu sais ce qu'elle te fait?... Cocu!

Le dix-neuf septembre, la Pologne est vaincue... Le Patron de l'Allemagne fait à Dantzig un discours pacifique à l'attention de l'Angleterre et de la France...

Londres répond :

— Nous poursuivrons la guerre jusqu'à ce que nos fins soient atteintes.

Paris transpose par :

— Jusqu'à la victoire définitive.

Quel optimisme...

On l'est même au point, que les premiers « affectés spéciaux » commencent à rentrer chez eux pour des permissions de plusieurs mois. Ceux de la deuxième réserve territoriale notamment... Les étudiants mobilisés sont dispensés des épreuves du baccalauréat et considérés comme recrus... En voilà, au moins, à qui la guerre aura servi à quelque chose, même si, plus tard, des gens pâtissent de leur incompétence... Des lettres de soldats sont censurées... A la place de la missive de l'absent, les familles reçoivent de la censure, une carte sur laquelle on lit : « Enfant bien portant, mais trop bavard »... Ça leur va bien aux fonctionnaires en uniforme, bien au chaud dans leur burlingue, de jouer, ainsi, avec les nerfs des anxieux...

— Blavien! Une lettre pour toi!

Notre jeunot prend la babillarde... Tiens! ça ne vient pas de mes parents... Il l'ouvre... Une écriture bizarre... Un style du tonnerre.

(Exclusivité « Le Lien » VB - X A, B, C.)

A suivre.

**CHAMPAGNE
LECLERE**

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile

Demandez prix.

EVASION DE FORET-NOIRE (suite)

Quelle joie! Une fois habillés on nous rendit nos affaires et une voiture nous conduisit jusqu'à la gare. Dans le train, au milieu de gens bien habillés, nos tenues étaient minables et nous étions très gênés. Mais, grâce aux gardiens qui nous accompagnaient, les voyageurs furent vite informés et nous adressaient des sourires.

A Neufchâtel on descendit du train et nous fûmes conduits à l'Etat-Major militaire du coin. Là, un colonel du 2^e Bureau (suisse) nous interrogea en nous offrant du chocolat, puis nous sommes allés déjeuner au mess des sous-officiers. Après quoi nous avons repris le train à Neufchâtel jusqu'à Genève où la police suisse nous a remis à la police française, à Mollesulaz exactement.

A part quelques cas particuliers l'accueil en France, parents et amis exceptés, ne fut pas celui que nous attendions. Nouaillies et moi repartions pour un autre destin. C'est lui qui fut tué, deux ans plus tard, en Bretagne, alors qu'il faisait partie de la Résistance.

A. S.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 481

HORIZONTALEMENT :
I. - Imitateur. — II. - Moraliste. — III. - Bu. - Sert. — IV. - El. - Stérér. — V. - Cu. - Rote. — VI. - Ira. - Pis. — VII. - La. - Pépias. — VIII. - Egout. - Age. — IX. - Serrurier.

VERTICALEMENT :
1. - Imbéciles. — 2. - Moulurage. — 3. - Ir. - Or. — 4. - Tassé. - Pur. — 5. - Alet. - Têtu. — 6. - Tիրer. — 7. - Estropial. — 8. - Ut. - Etiage. — 9. - Régisseur.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 2^e trimestre 1992

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE